

Bulletin Salésien

Organe des Œuvres de D. Bosco

Rue Cottolengo - 32 - Turin

(Paraît une fois par mois)

SOMMAIRE: Le Tremblement de terre du 28 décembre. — Les premières nouvelles — Nos victimes — Détails particuliers	57	tentionale: <i>Deux fructueuses Missions</i>	72 ^a
Pour les victimes	67	CULTE DE NOTRE DAME AUXILIATRICE	76
Bibliographie	67	Pèlerinage spirituel pour le 24 courant	76
Dom Rocca, Économé Général de la Pieuse Société de Saint François de Sales	68	Grâces et faveurs	76
Le Huitième Centenaire de Saint Anselme d'Aoste (1109-1909)	70	Trésor spirituel	78
NOUVELLES DES MISSIONS DE DOM BOSCO: Matto Grosso (Brésil): <i>De Cuyabá aux rives du Rio Vermelho, Une heureuse excursion</i> — Patagonie Sep-		CHRONIQUE SALÉSIENNE: Turin, Chioggia, Farnborough (Angleterre), Nazareth, Bogolá (Colombie)	78
		Page à relire: <i>Une Vision</i>	80
		Vie du Serviteur de Dieu Dominique Savio, élève du Vén. D. Bosco	82
		Nécrologie: <i>M. le Comte Joseph de Hemptinne</i>	83
		Coopérateurs défunts	84

Le Tremblement de terre du 28 décembre

VOUS attendez avec une pieuse impatience, bien chers Coopérateurs et Coopératrices, la venue de ces pages du Bulletin mensuel. Vous avez en effet appris que l'épouvantable désastre du 28 décembre dernier frappant à l'aveugle n'a pas épargné non plus la Famille Salésienne, et dans votre grande affection pour les fils de Dom Bosco, vous avez déjà pleuré et prié avec eux.

Merci de vos larmes et de vos prières que vous nous continuerez! Vous désirez, et nous le comprenons fort bien, connaître les inquiétudes par lesquelles nous avons passé, ainsi que le motifs de nos larmes communes. Nous allons tâcher de vous donner pleine satisfaction, mais permettez-nous auparavant de reproduire ici quelques paroles pronon-

cées par une voix autorisée, et qui sont en la circonstance d'un enseignement sublime.

Voici ce que disait S. Ém. le Cardinal Maffi, dans son homélie à l'occasion de la solennité de l'Épiphanie.

« Après la myrrhe déposée sur les cercueils des morts, après l'or distribué aux survivants de la catastrophe, il y a un autre présent que nous devons offrir à Dieu, l'encens de notre foi, de notre prière, de notre adoration, de notre complet abandon entre ses mains! Et cette offrande ne sera pas seulement un hommage à la Divinité, mais elle sera le meilleur fruit, la plus grande, la seule vraie charité que nous puissions faire à nos frères et à nous-mêmes.

« En ces instants de suprême douleur, — continuait l'Éminentissime Prince

de l'Église, — je ne voudrais nullement ajouter à votre peine ni raviver vos plaies, mais je ne puis pas, je ne dois pas vous taire les grandes vérités.

Quand, une première fois, les peuples se multiplièrent sur la terre, l'orgueil rendit troubles les cœurs et obscurcit les esprits ; on en vint à oublier Dieu ; et Dieu descendit, *et dispersit eos Dominus*, et les pierres de la tour de Babel sont encore là comme un monument témoignant de la victoire du Seigneur qui se rappelle à l'attention de tous.

« Parcourez l'histoire à la lumière de l'étoile de la foi et examinez-y l'effrayante mission de la douleur : c'est le cri de Dieu. Oui, Dieu fait passer un long gémissement à travers la nature, et ainsi il réclame paternellement et ramène à lui les créatures pour qu'elles n'aillent pas à leur ruine. Peut-être, nous enorgueillissant de nos conquêtes et de notre science, avons-nous cru un instant, (il y a en même qui l'ont insulté, tristes insensés!), de pouvoir intimer à Dieu l'ordre de se retirer de nous : *Recede a nobis ! Scientiam viarum tuarum nolumus !* Et le Seigneur a paru se retirer pour quelques moments ! Mais qui donc dirige la terre, si Dieu s'en retire ? Et voici la révolte et l'ébranlement de la nature, et notre orgueil est anéanti . La terre tremble, les télégraphes sont muets, les lignes de chemin de fer sont bouleversées, les navires sont submergés ; des palais qui défiaient les siècles s'écroulent ; diamants, bijoux, richesses de toutes sortes, trésors d'art, tout est enseveli, détruit ; nous nous faisons l'illusion d'être des rois : où est notre sceptre ? où est notre empire ? Poussière et mort, et en la présence de Dieu, la suprême confession le suprême aveu : *Tu autem idem ipse es et anni tui non deficient.* —

Tu es le seul Souverain, le seul Seigneur ; toi seul ne change pas, et l'univers et l'éternité sont en ta main !

La catastrophe qui a frappé notre

pays est immense ; mais si nous savons comprendre et apprécier la grandeur morale, celle de l'héroïsme, de l'abnégation, de la vertu, dites-moi si elle ne fut pas non seulement égale mais encore dépassée par la grandeur sublime atteinte par l'élan de la charité ? Continueur de l'œuvre du Christ et héritier de son cœur, le Pape, comme Jésus sur les ruines de sa patrie, pleure des larmes amères et par lui se répète l'Évangile : *Videns civitatem flevit super illam !* Evêques et prêtres se sont embrassés à Messine, à Reggio, à Milète, et comme Jésus devant le cadavre de Lazare, ils ont pleuré douloureusement, *infirmuit et lacrymatus est Jesus*. Ils ont pleuré aussi, les Souverains qui sur le théâtre même de la désolation se montrèrent des frères pour les affligés, et les mains royales oubliées du sceptre, se fatiguèrent dans toutes les œuvres de la plus intime charité. L'Italie pleure et avec elle le monde entier qui n'a plus connu ni partis, ni montagnes ni mers et qui émouvant tous les cœurs les a réunis en un seul. Considérez, mesurez ce spectacle de charité, il naît d'une tombe, mais dites si jamais tombe a produit fleur plus admirable !

Et c'est la véritable fleur de la charité. On a parlé de justice, on a discoursu sur la philanthropie ; ce n'est pas suffisant . Non, tout cela plie devant les grands désastres, et seule apparaît et vit la charité, la charité qui prie et a besoin des autels, — la charité qui s'offre et n'a pas de mesure dans son immolation, la charité tendre qui pénètre jusqu'aux cœurs, — la charité qui transforme et de faibles créatures fait sortir des anges et des héros. C'est à cette charité chrétienne que l'Italie et le monde entier ont voulu rendre témoignage quand, admirant l'héroïque abnégation d'une Souveraine, ils n'ont pas trouvé, pour l'indiquer, l'exalter, d'autre expression que celle-ci : *La Reine Hélène, Sœur de Charité !* Ah ! pauvres religieuses et sœurs,

qui êtes insultées, offensées et méprisées, qui passez timidement et avec une certaine peur au milieu de la société, levez la tête, voici venir votre apologie, votre revendication, votre apothéose! Vous offensées! vous méprisées! — mais quand une Reine accomplit un sublime acte de charité, on grave sur son front votre pauvre et humble nom, et le peuple applaudit au nouveau titre qui la fait une des vôtres, votre sœur, une *Sœur de Charité!*

Reconnaissons donc et pratiquons dans le Christ la vraie charité, mais que notre première charité soit pour nos âmes, et en constatant, hélas! que tout disparaît, que la terre s'éboule, que peut-être ce sont nos fautes qui provoquent le châtement, purifions nos cœurs, sanctifions nos âmes, et à la vive lumière d'une foi parfaite, *adorons Dieu dans ses desseins impénétrables.* »

Nos Victimes.

Les premières nouvelles.

Angoisses indicibles — Dom Rua ouvre toutes grandes les portes des Etablissements Salésiens aux petits orphelins et il envoie un représentant en Sicile.

Oh! la triste, la lugubre journée que celle du 28 décembre 1908! A 5½ du matin, une très violente secousse de tremblement de terre, suivie d'un raz de marée terrible, semait la destruction et la mort sur les côtes de la Sicile et de la Calabre. En quelque secondes, Messine et Reggio avec d'autres villes de moindre importance, et de nombreuses bourgades étaient rasées jusqu'au sol, ensevelissant sous leurs ruines près de deux cent mille victimes; toutes communications étaient interrompues, de sorte que les premières nouvelles, très inférieures, hélas! à l'effrayante réalité, ne parvenaient à être connues dans l'Italie que dans la matinée du 29.

Tous nous nous rappelons la consternation de la péninsule entière et le cri de douleur qui s'éleva, en un clin d'œil, de l'univers entier. Pour notre part, tout en accourant par la pensée vers ces pauvres terres si désolées, nous déplorions, inconsolables, la mort de tant et tant de victi-

mes, et notre cœur se serrait en songeant à nos confrères et élèves des établissements de *Bova Marina, Borgia, Soverato* et tout particulièrement de Messine et des autres maisons de la Sicile sur le sort desquels régnait toujours la plus grande incertitude. Plein d'anxiété, D. Rua avait télégraphié en plusieurs endroits mais aucune réponse ne lui était parvenue.

Notons que ce jour même était le jour qu'avait choisi S. A. I. et R. la Princesse Lætitia pour visiter à l'Oratoire du Valdocco ses petits protégés, les Calabrais rendus orphelins par le fameux tremblement de 1905.

Après s'être entretenue quelques instants avec eux et leur avoir distribué d'utiles présents, Son Altesse Impériale daigna gravir les trois étages pour saluer notre Vénéré Supérieur Général retenu depuis plusieurs jours dans sa chambre par un léger mal à la jambe, et elle l'assura de la grande part qu'elle prenait à ses paternelles inquiétudes.

Les nouvelles qui nous parvinrent et qui dans la suite se développèrent plus nombreuses ne nous firent connaître que trop clairement l'épouvantable réalité du désastre, et nous continuions d'être toujours dans les plus profondes ténèbres touchant le sort des nôtres. Cependant D. Rua suivant en cela la charitable tradition de D. Bosco se hâta dès le 29 même, d'envoyer à l'archevêque de Messine, à Son Emin. le cardinal de Catane, en même temps qu'aux Préfets de Messine et Reggio le télégramme suivant:

« Très inquiet sur le sort de mes confrères et des élèves de la Calabre et de la Sicile, je pense attirer sur eux la bonté de Dieu en ouvrant de nouveau les portes de mes Etablissements aux enfants et jeunes gens devenus orphelins à la suite du tremblement de terre. J'ai télégraphié à Catane, à l'Inspecteur Salésien, D. Barthélémy Fascie, qu'il ait à se mettre à votre disposition pour pourvoir aux plus urgents besoins des enfants souffrants, assuré ainsi d'accomplir une œuvre de foi et de patriotisme. »

Et comme la journée du 30 se passait pour nous dans les mêmes angoisses, notre bien aimé Père, de plus en plus attristé de ne pouvoir lui-même accourir sur les lieux du désastre, et aussi dans le but d'abrèger un silence et une incertitude qui nous étaient bien pénibles, en même temps pour consoler les survivants, D. Rua envoyait à Messine un des membres du Chapitre Supérieur de notre Pieuse Société, D. Bertello, jadis Inspecteur de la Sicile, auquel il adjoignait D. Gusmano et M. Alphonse Tagliaferri.

La destruction du Collège S. Louis de Messine — Tous ont péri? — Le nombre des victimes.

Durant ce temps les journaux d'ici et de là étaient imprimés très à la hâte, et les bruits qui

circulaient étaient de nature à nous enlever toutes espérances relativement aux nôtres de Messine.... Oh! Quelles angoisses!... Et toutefois comme rien ne nous parvenait directement nous avions encore une lueur d'espoir. Finalement, voilà que dans la soirée du 31, D. Rua recevait un télégramme expédié le 29 de Catane. La dépêche annonçait l'épouvantable catastrophe et en même temps assurait que beaucoup des nôtres étaient sains et saufs. Ce nous était bientôt et plus clairement confirmé par cet express que nous expédiait le 1. janvier, D. Bertello, de Catane:

« C'est la première lettre que j'écris en cette nouvelle année et c'est pour vous communiquer les plus tristes nouvelles. Nous sommes arrivés ici à quatre heures de l'après-midi, persuadés de plus en plus qu'étant donné l'emplacement de notre Maison de Messine et la solidité de l'édifice, nos confrères et les enfants n'auraient pas eu à souffrir du cataclysme. Hélas! voici l'effrayante réalité. Parmi les morts ensevelis sous les ruines nous comptons les Confrères Prêtres Pasquali Joseph, Pirello Vincent, Claris Darius, Urso Antoine, Lo Faro Archange, Rapisarda Maure, les jeunes clercs Mansini Marius, Venia Joseph, et le coadjuteur Longo Joseph. Nous avons à déplorer la disparition de trente élèves et de quatre domestiques. Nombreux sont les blessés, mais aucun ne l'est gravement.

« Dès la nouvelle du désastre, nouvelle qui parvint à Catane dans la soirée même du 28, l'Inspecteur et D. Camuto se hâtèrent de partir pour porter secours et ils restèrent à Messine jusqu'à ce qu'il n'y eut plus d'espoir de retirer des vivants de dessous les ruines.

Pour l'instant, nos confrères survivants, y compris le Directeur qui est indemne de toute blessure, et dix-huit élèves, se trouvent dans notre établissement de Catane. D'autres enfants ont été placés ici et là dans des familles ou dans les hôpitaux.

Le sauvetage tenté par les Salésiens de Palerme — Les prodiges de charité accomplis par l'Archevêque de cette ville — Le travail opéré par les nôtres.

Dom Rua recevait presque en même temps cette autre lettre de D. Garlaschi, Directeur des Écoles D. Bosco de Palerme; elle porte également la date du 1er janvier.

« Ce n'est qu'aujourd'hui seulement que j'ai pu avoir des nouvelles certaines sur ce qui est advenu à notre maison de Messine et je m'empresse de vous les transmettre.

Le désastre a été si intense qu'à deux pas du lieu de la catastrophe on était aussi privé de nouvelles que si on s'était trouvé à plus de mille lieues; télégraphe, téléphone, voie ferrée, routes provinciales, tout était inutilisable. Les premiers

détails nous faisaient espérer que la ville haute avait été épargnée par le fléau; nous multiplîames les dépêches, mais ce fut en vain.

A peine eus-je pu saisir que notre maison et nos chers confrères avaient été eux aussi frappés, que j'envoyais deux de nôtres à Catane pour voir ce qui s'y passait et tâcher de savoir ce qu'il en était de Messine, et de mon côté j'organisai des secours. La première escouade partit sous la direction de D. Belloni, et bientôt après D. Pappalardo le suivait avec un second convoi de vivres et de boissons de toute sorte. Ils commencèrent leurs distributions à Barcelone et à Milazzo, mais par suite de difficultés administratives insurmontables, ils ne purent poursuivre jusqu'à Messine. Ils rencontrèrent ici et là quelques uns de nos pensionnaires échappés au désastre et parvenus chez eux après une marche des plus pénibles. Par eux ils purent avoir des détails sur nos survivants qui avaient passé par là et avaient réussi à s'embarquer sur les bâtiments mis à la disposition des transfuges. Après avoir tout tenté pour rejoindre ceux de nos malheureux amis encore à Messine et distribué toutes les provisions aux blessés et aux mourants, nos confrères exténués et désolés reprirent le chemin de Palerme.

Ici également les secousses de tremblement de terre ont essayé de jeter le trouble et la terreur parmi nos enfants, et c'est pour cela que je suis resté à Palerme. D'ailleurs, que de blessés et de mourants y ont été transportés et que j'assiste de mon mieux, aidé de nos chers confrères! Toutes les autorités, les nobles comme la classe bourgeoise, rivalisent de zèle et opèrent de véritables prodiges de charité et d'abnégation. L'Eminentissime Cardinal archevêque se fait tout à tous, visitant un par un les blessés, les consolant avec des paroles paternelles et soignant leurs plaies. S'occupant de tout, il a réparti une partie de son clergé dans les hôpitaux, et il a envoyé les autres ayant à leur tête l'infatigable Mgr. Catalanotto, sur le lieu du désastre.

J'ai disposé que nos confrères prêtres se rendent deux par deux dans les hôpitaux et à bord des bâtiments qui arrivent chargés de centaines et de centaines de blessés. Tous les membres externes de notre Société sportive « Panormus » se sont mis à la disposition des autorités locales qui les employent à transporter les blessés....»

A cette lettre de D. Garlaschi était jointe une autre des confrères qui avaient été chercher des nouvelles à Catane. Ils répétaient les mêmes et tristes épisodes que nous venons de relater, mais à la dernière page se lisaient ces quelques lignes du Directeur de Messine lui-même à D. Garlaschi:

« A peine survenue la catastrophe, je télégraphiai à l'Inspecteur, à vous et à d'autres, implorant

de prompts secours, mais je n'eus aucune réponse, toutes les communications étant interrompues. Je ne vous décris pas les scènes effroyables dont j'ai été et suis le témoin; je ne m'en sens pas capable dans l'état où je me trouve en ce moment. Messine est complètement détruite, c'est un cimetière ardent, et il semble que nous soyons à la fin du monde. Priez pour nos pauvres et chers morts, confrères et enfants.....»

A travers les ruines de Messine.

La destruction de l'Institut Salésien Saint Louis — La statistique de nos victimes.

Nous choisissons entre plusieurs autres qui nous sont parvenues cette lettre de D. Bertello; elle montre bien dans son lachisme tout à la fois précis et éloquent toute l'effroyable grandeur du désastre. Elle est datée du 5 janvier

« Ce n'est que hier seulement que muni d'une autorisation du Préfet de Catane j'ai pu pénétrer avec D. Fascie à Messine. Je ne m'arrêterai pas à vous détailler les différents épisodes survenus durant notre course, et j'arrive tout de suite à ce qui est plus important. Messine est vraiment et réellement une montagne de ruines. Peu de maisons conservent leur forme primitive et encore celles-là sont-elles gravement lézardées à l'intérieur.

Pour ce qui est de notre Établissement je ne m'étendrai pas sur des descriptions particulières qui m'entraîneraient trop loin. Pour quiconque l'a vu, il ne reste plus sur pied que la partie de l'entrée (voir la gravure ci-contre, trait a, section de façade), où étaient établis les bureaux du Directeur et du Préfet, le parloir et quelques chambrettes occupées par des prêtres; mais on ne peut y entrer sans danger. On aperçoit encore à l'entrée du corridor l'Oléographie de Dom Bosco qui semble nous saluer de son aimable sourire.

La chapelle a été complètement écrasée sous le poids du salon et de la terrasse supérieure qui se sont abattus sur elle (Voir même gravure, trait a. section de fond); j'ai pu la considérer de la rue qui la longe et elle m'a semblé une immense fosse pleine de décombres de tout genre. Seule, tout au fond et appuyée contre un pan de mur, apparaît presque intacte la statue de Marie Auxiliatrice. Du bâtiment principal (trait b, de la même gravure) toute la toiture a disparu. Le mur placé

le long de la colline s'est replié sur lui-même, comme la page d'un livre, et a été projeté dans le jardin placé au dessous, laissant l'espace où se trouvaient au rez-de-chaussée la cuisine et les réfectoires et à l'étage supérieur deux chambres, plein de platras, de lits, de tables, de bancs, le tout dans le plus pitoyable état.

Le bâtiment nouveau situé dans la partie opposée à l'entrée, qu'il ne m'avait pas été donné de voir jadis et que l'on me dit être composé d'un rez-de-chaussée, d'un étage et d'une terrasse, est complètement écroulé, je pourrais même dire, réduit en miettes, en sorte que l'on pourrait le traverser d'un bout à l'autre sans rencontrer le moindre mur. C'est là qu'ont péri Dom Pa-



MESSINE — (au centre) L'Établissement Salésien S. Louis.

squali, Dom Claris et nos autres confrères prêtres.

Cette partie, écrit le Salésien D. Garneri, « s'enfonça en terre à tel point que le sommet de l'édifice se trouve presque au niveau de la cour! »

Le même et excellent confrère Secrétaire de l'Inspecteur des Maisons Salésiennes de la Sicile, envoyait en date du 6 janvier à D. Rua la statistique exacte de ceux, confrères et élèves qui ont péri sous les ruines de notre Collège de Messine. « Les Salésiens de l'Institut S. Luis étaient au nombre de 19, les élèves internes au nombre de 105, il y avait 9 domestiques. Durant la nuit du désastre 11 élèves et un domestique étaient absents du Collège, Des 121 présents il y en a eu 69 à se sauver et 52 à périr, à savoir 9 prêtres ou clercs 39 élèves et 4 domestiques ». D. Garneri donnait ensuite les noms et prénoms des pauvres disparus.

Le personnel des autres Maisons Salésiennes sain et sauf.

Dans le but de rassurer sur le sort des autres Maisons Salésiennes, D. Bertello écrivait de Catane ce qui suit, en date du 7 janvier.

« J'arrive en ce moment de S. Gregorio et de Pedara. Nul dommage pour les personnes; grande épouvante qui se conçoit et qui se dissipe peu à peu. A S. Gregorio notables lésions tant dans les vieux que dans les nouveaux bâtiments mais aucun danger actuel d'aggravation; bon état de la chapelle en construction. Le dommage le plus grand est pour la profonde citerne qui s'est ouverte en plusieurs endroits et laisse s'échapper l'eau par de vastes crevasses.....

A Pedara quelques légères lézardes dans la partie haute de l'Établissement mais facilement réparables à peu de frais.....

Le six, nous avons vu arriver ici un médecin et un ingénieur envoyés par la famille de D. Claris, à l'effet de constater s'il est possible d'extraire le cadavre de ce dernier et de le transporter en son pays natal. Ils partirent dès le 7 au matin pour Messine et je leur adjoignis deux des survivants de cette maison, donnant ordre formel que s'ils obtenaient de procéder à l'extraction du cadavre, ils étendissent les jonilles aux endroits où l'on suppose que sont ensevelis les restes de D. Pasquali, des autres prêtres et de nos élèves. De la sorte nous pourrions leur donner une sépulture plus convenable.

En même temps nous parvenaient des nouvelles de la Calabre. Aucune de nos Maisons n'a souffert de graves dommages à l'exception de Borgia qui a de profondes lézardes. Le Séminaire diocésain de Bova Marina, qui était dirigé par nos confrères a été très sérieusement endommagé, mais il n'y a eu aucune victime : maîtres, et élèves campent en pleine cour....

Détails particuliers.

Comment s'est écroulé l'Institut S. Louis. Héroïque sauvetage.

(Lettre du Directeur D. Lovisolo à D. Rua).

Voulant accéder aux justes désirs de tous nos chers Confrères et Coopérateurs, nous complétons les nouvelles déjà données, par la longue relation que le Directeur D. Lovisolo envoya dans la première moitié de janvier à D. Rua.

Très Vénéré Père,

C'est le cœur déchiré et le corps encore tout tremblant, que je me dispose à vous donner ces détails sur l'horrible catastrophe qui, le 28 décembre 1908, apporta la désolation et la mort à Messine et dans notre florissant Institut S. Louis. Nulle plume

ne pourra décrire l'épouvantable désastre qui terrorisa et rendit muets les rares survivants, lesquels se rencontrant au milieu des décombres s'embrassaient, fous de douleur et comme pétrifiés. Toutefois, essayant de dominer la fièvre intense que je ressens, et tenant à satisfaire votre légitime désir, je tâcherai de mon mieux de vous décrire la destruction de notre chère maison.

Joyeuses espérances — L'heure fatale — On commence immédiatement le sauvetage — À peine dix? — Coup d'œil angoissant.

Le 27 décembre au matin, cinq confesseurs parmi lesquels deux Pères Capucins, pouvaient admirer les sentiments de fervente piété qui animaient nos jeunes élèves et qui répandaient dans mon cœur les plus douces espérances pour la nouvelle année. La journée se terminait par une joyeuse loterie, des chants et des rires. Au petit mot terminant la prière du soir, je fis allusion à un ancien élève de Randazzo, M. Georges da S. Fratello, qui était venu nous faire visite. Il m'avait dit que vingt ans s'étaient déjà écoulés depuis son départ du collège et qu'il avait pleinement conservé les sentiments de l'éducation chrétienne reçue à Randazzo; j'exhortais donc mes chers enfants à rester fermes dans leurs saintes dispositions. Comme je leur exprimais le souhait de les revoir eux aussi dans vingt années, quelques-uns des plus rapprochés me criant merci ajoutèrent avec un sourire plein de sous-entendus: « Mais vous, vous ne serez plus là dans vingt ans! » Et ils allèrent bien tranquillement prendre leur repos.

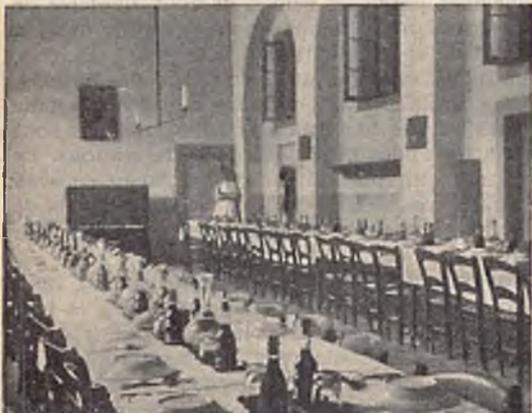
Le 28, à 5 h. 20, alors que nous étions encore tous endormis, un bruit sourd, mais terrible, aussitôt suivi de l'ébranlement de tout l'Institut et de son renversement me réveilla tout d'un coup. Ce fut pour moi un moment de mortelles angoisses! Tout d'abord il me sembla que j'étais le jouet d'un songe terrifiant, mais je compris subitement la réalité, et à cet instant que je crus être pour moi le dernier, je me rappelle que je me sentis comme écrasé entre le lit et le mur par une pesante table projetée sur moi et je restai couvert par les gravois du plafond écroulé. Je poussai un cri d'épouvante et de prière: « Mon Jésus, miséricorde! Oh! Marie! Oh! mon Ange gardien! Oh! Dom Bosco! » Aussitôt et tout chancelant je me précipite vers la porte que, je ne sais comment l'expliquer, je trouve ouverte, et je rencontre D. Farina et D. Virzi qui, tout épouvantés criaient: Au secours! Au secours! » « Courage, leur dis-je, la Madone nous a sauvés! Courons au secours de nos enfants!..... »

Je me dirige vers le dortoir voisin de l'Ange Gardien, dominant la Chapelle, et je suis pour en franchir le seuil lorsque D. Farina me tirant par le bras: « Arrêtez, me crie-t-il, pour l'amour de Dieu, arrêtez, ne voyez-vous pas le vide? » Le dortoir s'était effondré; il avait disparu, engloutissant trente enfants et leurs assistants. Sur eux, comme une immense tenture funèbre, s'était étendue la terrasse qui également s'était renversée sur le toit de la Chapelle.

Des décombres sortait une épaisse poussière qui empêchait de voir et ôtait la respiration, mais,

hélas! n'éteignait pas les voix déchirantes, implorant du secours et les gémissements des blessés et des mourants. Un seul bec de gaz à la flamme rougeâtre et indécise éclairait cette scène lugubre, mais cette pauvre lueur disparut bientôt et nous fûmes plongés dans la plus complète obscurité, ce qui ajouta encore à l'horreur de notre situation.

Ne pouvant donc aller à leur secours par ce côté, je leur donne ma bénédiction, et, mes deux confrères



MESSINE — Établissement S. Louis: *Le réfectoire*

et moi, tâtonnant à travers les décombres, nous soutenant pour ne pas tomber, nous descendons par l'escalier très endommagé et couvert de plâtras, et nous parvenons devant la porte de la chapelle. Hélas! elle était bloquée à l'intérieur par les matériaux tombés de la voûte.

D. Farina fait un signe de croix, puis grimant sur nos épaules, il se hisse jusqu'à la fenêtre placée au dessus de la porte; il en brise les carreaux à coups de poing, réussit à l'ouvrir et en moins de temps qu'il n'en faut pour l'écrire, saute parmi les ruines de la chapelle en criant: « Ne craignez rien; nous vous sauverons! Courage! »

Le premier à sortir dehors par la fenêtre brisée est le clerc Fusile qui, précipité avec tous les autres et blessé, avait pu se retirer dans une encoignure et attendre le secours. Nous commençons alors le sauvetage. Le premier que nous extrayons de dessous les décombres est le jeune Nicolino Jerace qui, hélas! nous dit dans un simple souffle de voix: « Adieu » et expire. Il avait l'épine dorsale brisée.

Nous retirons ensuite tout couvert de blessures le sous-diacre Batù qui était tombé, la tête la première, devant l'autel de Marie Auxiliatrice, et les jeunes Hector Interdonato, Antoine Blistena et Antoine Barbera, et nous les transportons dehors. Durant ce temps je songeais en frémillant au sort des autres dortoirs. Hélas! tout était ténèbres autour de nous; tout le long de l'établissement, ce n'étaient que ruines et décombres; les différents escaliers avaient disparu; comment voler au secours des autres? Êtreint par l'angoisse je ne faisais que répéter continuellement, les larmes dans les yeux et dans la voix: « Mes chers enfants, cou-

rage, courage! » Et voilà que comme par enchantement je sens accourir à moi les clercs Piacenti, Marraro et Scinto, couverts de contusions, et le clerc Amato par bonheur sans blessures. Ils s'étaient trouvés dans la cour sans savoir comment ils y étaient parvenus, et entendant ma voix, ils étaient accourus. C'est ensuite le portier Joseph Vella qui donne des preuves de grand courage et s'unit à nous pour continuer le sauvetage lent et fatigant au milieu de cette obscurité qui nous entoure. A peine vêtus, les pieds nus, nous nous groupons comme nous le pouvons et nous nous comptons: nous étions à peine une dizaine! Les blessés sont déposés dans la cour, en plein air, mais, mon Dieu! aux premières et très incertaines lueurs d'un jour pluvieux, quel triste spectacle s'offre à notre vue! De petits cadavres à moitié ensevelis sous les décombres, d'autres bloqués çà et là, et, horreur! partout, partout, du sang... De tous côtés on pleure et on crie à l'aide, et tous, nous continuons fébrilement à arracher à la mort tant de chères existences. Je fais tous mes efforts pour remonter le moral de mes compagnons, mais, en réalité je suis plus accablé que tous les autres sous le poids de la douleur. La façade de devant du corps principal est sillonnée de larges crevasses qui font craindre à tout instant sa chute; la toiture a été projetée partie dans la cour, partie sur le dortoir placé au dessous, changeant les lits en sépulcres. Le mur d'arrière, faisant face au jardin, a été abattu d'un seul coup, comme s'il avait été arraché tout d'une pièce, entraînant avec lui le dortoir du Sacré Cœur, la chambrette de D. Mauro Rapisarda et tout l'étage des classes et des études.



MESSINE — Établissement S. Louis: *Un dortoir.*

En cet endroit personne n'a pu se sauver, si ce n'est l'assistant D. Talamo et le jeune Dominique Scarano qui du haut du troisième étage furent projetés à vingt mètres de distance l'un de l'autre, évanouis et blessés peu grièvement, il est vrai. L'aile nouvelle qui formait une sorte de fer à cheval avec le corps du premier bâtiment a complètement disparu; presque engloutie elle ne laisse plus voir que quelques restes de la terrasse supérieure, ac-

tuellement presque au ras de la cour. C'est là qu'habitaient nos chers confrères prêtres: D. Claris Urso, Pasquali, Lo Faro, Pirrello; le coadjuteur Longo et les domestiques Francesco Pirrello, Alfio Zuccarello, Antonino et Salvatore Marotta, tous, hélas! irréparablement écrasés et ensevelis sous les ruines! Nous passons et repassons avec la plus extrême prudence à travers les décombres, et d'une voix suffoquée par les pleurs plus encore que par la poussière, nous les appelons tous par leur nom, prêtant anxieusement l'oreille. C'est en vain! Mais voici que mon attention est attirée par les enfants du dortoir S. Louis qui, isolés tout en haut, peuvent, grâce à la présence d'esprit du jeune Joseph Barbaro, se laisser glisser le long d'une corde qu'il a improvisée au moyen de draps de lit et de couvertures, et ainsi ils parviennent jusque dans la cour. *Deo gratias!* Le petit nombre des survivants augmente à vue d'œil; ces enfants sont tous sains et saufs à l'exception de Francesco Scarano et des deux assistants Manzini et Venia. De nouveaux cris déchirants me font regarder tout-à-coup en haut: dix enfants du dortoir Marie Auxiliatrice, à demi nus, affolés par la peur, accrochés aux murs qui croulent, penchent la tête au dehors, vers nous, criant à l'aide: « Retirez-vous, retirez-vous! » leur crie-t-on désespérément, « nous vous sauverons tout à l'heure! »

La vaine recherche de secours — L'œuvre d'un ancien élève — Une agonie déchirante — Le dernier « rescapé » du 28 décembre.

Que faire? D. Farina et D. Virzi courent en toute hâte à la recherche de secours! Ils reviennent vers onze heures avec cinq soldats qu'ils ont pu entraîner avec eux, mais avec grande peine, car des centaines de personnes réclamaient également leur précieux concours. L'excitation de ceux qui cherchaient à nous ravir ces sauveteurs arriva à un tel point qu'une pauvre femme, tout hors d'elle-même en se voyant abandonnée avec tous les siens, s'élança sur D. Virzi et tenta de le frapper avec un couteau; voyant ses efforts inutiles, elle se précipita sur lui, le blessant légèrement à un pied.

L'espérance nous revint à la vue de ces braves soldats armés de pics et de pioches. Mais eux aussi avaient échappé à la mort et comme ils étaient encore sous l'impression de l'épouvante ressentie par leur propre danger, ils n'étaient pas en état de se prêter à une œuvre de sauvetage pleine de risques. Nous ne pouvions donc pas porter secours à ces pauvres enfants qui pleuraient tout là-haut, de plus en plus effrayés par la continuelle vacillation des murs!

En voyant que le concours de soldats ne nous était d'aucun service, nous tentons de nous-mêmes ce périlleux sauvetage. D. Farina et le clerc Amato réussissant à fixer une corde à une clé de voûte presque détachée de la construction, engagèrent les enfants à s'abandonner dans le vide et à se laisser glisser le long de la corde. Ceux-ci font dévotement le signe de la croix, puis s'accrochant courageusement à l'espèce de cable, ils glissent jusqu'à près de trois mètres du sol, et lâchant la

corde trop courte, tombent entre les bras des supérieurs qui les embrassent avec une joie infinie.

Mais il en restait encore six qui immobiles semblaient incapables d'abandonner leur misérable poste, et pourtant nous ne pouvions pas aller à eux. Angoissés par les cris désespérés de ces innocentes créatures et des pauvres blessés, qu'on avait été contraint de laisser à l'air sur la terre nue, nous ne savions plus quel parti prendre. D. Farina, Dom Virzi et le portier Vella ressortent de nouveau, trébuchant parmi les ruines, et vont implorer de l'aide; pendant ce temps, je me précipite dans la rue, priant et suppliant tous ceux que j'aperçois, pour qu'ils viennent au secours de nos enfants. Mais je parle en vain; tous me regardent comme hébétés et me montrent les leurs ensevelis sous les platras et les pierres de leurs habitations. Le haut mur qui entourait notre cour avait enseveli et écrasé nos pauvres voisins qui étant sortis de leurs basses maisons avaient cherché dehors leur salut.

Nos courageux confrères reviennent enfin, mais ils sont seuls, épuisés, presque découragés; et toujours les cris, les pleurs des enfants se font entendre plus aigus, plus douloureux! En cette lamentable conjoncture nous nous prosternons à terre, nous récitons une courte prière avec la ferveur, la foi la plus grande; le ciel se rassérène comme par enchantement, et deux colombes, décrivant un rapide tour au dessus des ruines de l'Établissement, vont se placer très proche d'un des chers enfants. Un cri de joie salue ces colombes qui nous semblent les messagères d'un prochain salut.

Peu après arrive, essoufflé, hiletant et tout couvert de poussière, le prêtre D. Albert Boeris, ancien élève de l'Oratoire et notre très excellent ami. Après avoir sauvé sa vie et celle d'un grand nombre de séminaristes et d'autres personnes, il venait en toute hâte près de nous et à notre aide. Et de fait, il fut vraiment l'envoyé du Ciel! On avait depuis plusieurs heures travaillé à travers les décombres de l'aile neuve, d'où une voix bien faible s'était faite entendre et on parvint enfin à découvrir une pauvre tête toute poussiéreuse qu'on reconnut à grand-peine pour celle de D. Urso. D. Boeris accourt immédiatement à l'endroit où gémissait le pauvre confrère, et le réconforte par de cordiales paroles, puis il se met lui-même à remuer les lattes, les poutrelles et les platras et continue ce travail jusqu'au coucher du soleil avec de très grandes difficultés et bien des risques. Déjà le corps du pauvre confrère était entièrement découvert et l'espoir nous venait qu'on pourrait le sauver! Mais quelle ne fut pas la douleur de l'excellent D. Boeris, lorsqu'il constata que la jambe gauche de D. Urso fracturée au dessus du genou, était prise et comme écrasée sous une barre de fer scellée elle-même dans un bloc de pierres. Le malheureux languissait en proie à d'horribles souffrances et on ne pouvait pas même essayer de le soulever, car l'épine dorsale était brisée. On lui administra un cordial et il parut se ranimer un peu à tel point même que comprenant la gravité de son état, il demanda l'absolution sacramentelle et la reçut avec les sentiments de

la piété la plus vive, prononçant de ferventes oraisons jaculatoires. Étant parvenu avec un pic à désagréger le mur, puis ayant pu dégager la jambe, on transporta au-dehors le cher ami qui agonisait... Placé avec les autres blessés sous une tente improvisée, il y fut entouré des soins les plus affectueux des survivants, mais tous les secours étaient inutiles, et il expirait bientôt, donnant jusqu'à la fin le plus admirable exemple de la résignation chrétienne.

Pendant que quelques uns d'entre nous restaient près de la chère dépouille, D. Farina et le clerc Amato, les seuls d'entre nous qui fussent complètement indemnes de toute blessure, réussissaient à retirer des décombres le jeune Ange Russotto, légèrement blessé; ce fut la dernière victime arrachée le 28 aux ruines.

La première nuit — Messine en flammes — L'ordre de partir avec les survivants — A travers la ville écroulée — En mer — Dans la direction de Catane.

Installant aussi convenablement que possible quelques tentes avec des draps de lit et des couvertures pour y abriter les blessés, nous nous retirons, nous, sous les eucalyptus dont les larges feuilles s'inclinent par suite de la pluie qu'elles contiennent; nous allumons un modeste feu que nous entretenons avec le bois des portes et des fenêtres. Les ténèbres étaient très épaisses, la pluie aussi dense, et sans cesse nous étreignant le cœur, ces mêmes voix des enfants attendant toujours là-haut qu'on puisse les délivrer. Dans notre angoisse rendue encore plus vive par notre impuissance nous nous demandions les uns les autres: « Est-ce que donc l'on ne pourra pas sauver ces chers petits êtres? »

Pour rendre plus lugubre la scène et accroître en nous le découragement, nous voyons de hautes flammes rougeâtres s'avancer en tourbillon, de la cité incendiée vers notre colline comme pour l'investir. Quelques uns criaient: « Fuyons sur la montagne! » Ce n'était pas possible. Que seraient devenus les blessés et ces pauvres malheureux dont l'unique réconfort était de nous apercevoir de là-haut, de nous entendre parler et prier pour leur sauvetage? A un certain moment, D. Farina s'approche de moi, il veut se confesser, puis il m'embrasse et me dit: Demain, nous sauverons ces chers petits dont la vie s'en va! » C'est qu'en effet les voix devenaient de plus en plus faibles, indice funeste que la vie se retirait de ces pauvres et innocentes créatures.

Vint enfin le terme de cette nuit interminable, pleine d'anxiété et d'angoisses. A l'aube du 29 D. Farina et Vella se hâtent d'aller chercher du secours et des civières, mais voilà qu'à huit heures arrivent quelques soldats m'ordonnant, de par ordre du Commandant de la Place, de partir aussitôt avec les survivants capables de marcher. Je ne voulais pas abandonner les chers blessés, mais l'ordre était formel.

« Partez, partez, me criaient les soldats, ou autrement le Directeur sera responsable de la vie des rares survivants. Ne voyez-vous donc pas que vous manquez de tout? L'incendie s'avance et il y a à craindre l'explosion du dépôt voisin de nitroglycérine; le sol tremble sous les pieds. Partez donc!»

« Et les blessés? »

D. Farina insiste :

« Partez immédiatement avec les valides, je m'occuperai des blessés avec D. Boeris et le clerc Amato; nous les transporterons à la Marine, et nous nous retrouverons tous à Naples ».

« A Naples? Mieux vaudrait Catane avec nos confrères ».

« A Catane? Non. Qui sait si cette ville n'a pas subi le sort de Messine? »

C'est en proie à une violente agitation qu'entouré d'une vingtaine d'enfants, de D. Virzi, des clercs Marrano et Piacenti, j'abandonne la maison, bénissant pour la dernière fois et du plus profond de mon cœur endolori, le champ de notre travail, les morts, les blessés, tous en un mot, et invoquant sur tous l'aide du Ciel. Des dangers non moins grands nous attendaient en traversant cette immense étendue de ruines: murs croülants, pierres de taille, cintres et arches suspendues et menaçantes, monceaux de débris qui s'entrouvraient sous les pieds en larges crevasses par lesquelles on entendait distinctement les gémissements de tant de victimes, tout cela rendait difficile notre marche et peu sûre notre existence. Aussi, de temps en temps, nous nous recommandions à Dieu et à Marie Auxiliatrice. Si j'avais pu suivre l'impulsion de mon cœur de prêtre, je me serais absolument arrêté en ce champ funèbre, mais l'obligation de pourvoir aux besoins des survivants était pour moi d'une plus grande importance. Toutefois je m'arrêtais à plusieurs reprises pour absoudre des mourants que nous rencontrions sous les ruines, et aussi pour remettre à des parents survivants quelques uns de nos élèves. Ce n'est qu'au bout de deux heures de marche très lente parce que incertaine, que nous arrivons à la mer.... Je demande à celui-ci, à celui-là, quel est le bâtiment préparé pour Naples? mais personne ne me répond.

La mer était très agitée, les navires étaient à l'ancre, mais à une notable distance de la jetée si belle jadis, et maintenant détruite de fond en comble et submergée. Les sirènes sifflaient plaintivement, comme si elles avaient pleuré la ruine de la florissante cité, l'extermination d'une entière population.... Je demande ne nouveau: « Où allons-nous? » Et voilà qu'à ce moment je rencontre un ancien élève de l'Institut, M. Joseph Raineri, qui m'embrasse affectueusement et m'assure que Catane n'a pas ressenti de graves dommages du tremblement de terre. Nous nous empressons alors vers la station du chemin de fer. Des milliers de personnes sans chaussures, aux habits lacérés, tremblant de faim et de froid, se pressent, se foulent pour prendre une place dans quelque wagon et fuir ainsi cette terre de désolation et de mort. Nous aussi, nous donnons l'assaut à un compartiment, et nous réussissons à nous trouver tous ensemble et ce n'est vraiment qu'alors en priant la T. S. Vierge et en lui manifestant notre reconnaissance, il nous semble être hors de danger.

Le train se met en marche et il avançait très lentement, quand entre Galati et Scaletta, un horrible spectacle vient frapper nos yeux et ajouter encore à notre tristesse; nous sommes témoins d'un nau-

frage et nous n'y pouvons porter secours. Nous apercevions une dizaine de naufragés qui s'accrochant désespérément à des planches flottantes luttaient contre les vagues, dans les spasmes de la mort, invoquant, hélas ! en vain, qu'on vienne à leur aide. Je réclame le silence des voyageurs de notre wagon et nous récitons tous ensemble un *Salve Regina*; me mettant alors à la portière et criant le plus fort possible, j'excite les malheureux naufragés à faire un acte de contrition et je leur donne l'absolution tandis que le train continuait sa lente marche.

A Ali Marina je contemple avec douleur ce qui fut l'Institut des Filles de Marie Auxiliatrice, mais j'apprends avec satisfaction que toutes les Sœurs et leurs élèves, à l'exception d'une seule, ont échappé au désastre.

Nous arrivons enfin à 4 h. de l'après-midi à Catane, où nous attendent nos chers confrères qui nous accueillent avec la plus affectueuse charité; ils nous apprennent que, la veille, dès que la nouvelle de la catastrophe se fut répandue dans Catane, l'Inspecteur et le Directeur avaient voulu partir pour Messine, mais qu'ils n'avaient pu réaliser leur projet que le lendemain matin seulement.....

L'incendie menace les ruines de l'Institut S. Louis
— Sans vivres — Emouvant sauvetage — La seconde nuit — Les Russes sauvent encore deux enfants — Le transport des blessés sur les navires.

Pendant ce temps, nos pauvres confrères restés à Messine avec D. Boeris constataient que l'incendie augmentait toujours de violence et avançait rapidement vers les ruines de l'Institut. Epouvantés, ils se décidèrent à transporter l'un après l'autre les blessés dans un jardin situé un peu plus haut; mais les vivres manquaient. Un monsieur qui passait par là, tout ému de cette triste situation, leur offre du pain, et une femme du voisinage prépare une marmite de riz que D. Boeris s'empresse de distribuer aux blessés. D. Farina voyant dans une ruelle voisine un troupeau de chèvres, en saisit une, et dit au chevrier: «Vcici deux francs, donnez-moi du lait.». Le brave homme trait la chèvre et l'on peut ainsi faire boire un peu de lait aux blessés et aux petites créatures qui là-haut mouraient de faim et de soif! C'est un bon maçon, dont je regrette de ne pas connaître le nom pour lui témoigner ici notre reconnaissance, qui s'étant muni d'une échelle, leur porta une bouteille de lait, et avec l'aide de quelque ami, réussit, au prix de mille fatigues, à arracher aux ruines plusieurs de ces malheureux qu'il installa dans sa propre cabane. Il en restait encore deux qu'il était absolument impossible de sauver en ce moment.

Ce même jour, et vers 4 h. du soir, arrivaient sur le lieu du désastre après huit heures de voyage l'Inspecteur et D. Camutto, et leur présence reconforta grandement nos chers confrères qui se remirent avec plus d'ardeur à l'œuvre du sauvetage.

Durant la seconde nuit descendait déjà, obscure, pluvieuse, rendue encore plus triste par les continuelles secousses du sol et les gémissements prolongés des deux enfants dont les lits se trouvaient suspendus entre les traverses de fer de la

charpente, et tout couverts de plâtras. Pauvres malheureux! il semblait que pour eux il n'y eut plus aucun espoir; D. Camuto s'était rendu en effet jusqu'au port, pensant y trouver de l'aide, et il en était revenu seul. Il est inutile de dire que personne ne put fermer l'œil durant la nuit.

Dès la première lueur du jour, on repart encore à la recherche de secours. Nos confrères frémissaient à la pensée de laisser mourir de faim et d'épouvante ces tendres enfants. Par bonheur, D. Camuto rencontre un piquet de marins russes; il les arrête et s'approchant du chef il échange avec lui quelques paroles en français. Ces braves marins apprenant que deux enfants encore vivants se trouvaient en un extrême danger, se munissent de leurs engins de sauvetage et suivent notre confrère. Ce dernier est contraint, bien malgré lui, à faire la sourde oreille aux touchantes prières de quelques pauvres mères qui, pleurant, lui montrent les ruines sous lesquelles sont ensevelis leurs enfants, et il arrive à l'Institut. En quelques instants, les voilà au premier étage; ils dressent alors une échelle, puis à coups répétés de pics et de pioches, ils s'ouvrent un passage à travers le plancher de l'étage supérieur où l'on entendait les gémissements de plus en plus faibles des deux enfants. Prudemment mais courageusement, les braves Russes replacent l'échelle, montent de nouveau, et après une longue heure d'un travail fatigant, exposant vingt fois leur vie, ils parviennent à arracher à la mort ces deux chères petites créatures qui depuis cinquante quatre heures attendaient leur délivrance.

Mais les vivres faisaient toujours défaut et les dernières gouttes de lait avaient été absorbées par les deux derniers sauvés; il était urgent de pourvoir à la nourriture. Comment faire? Nous n'avions aucun moyen de transport pour conduire ailleurs les blessés. D'autre part, tenter de nouveaux sauvetages dans les trois autres parties de l'établissement complètement détruites, était absolument impossible, d'autant plus que dans deux parties au moins, il ne s'agissait pas seulement de remuer des monceaux de débris, mais de fouiller jusqu'au fond deux gouffres remplis de plâtras. Ce fut alors que D. Farina, le clerc Amato, D. Boeris et Don Cavina, lequel était accouru de Randazzo, prirent une dernière décision. Donnant un suprême adieu aux ruines du Collège et ayant dit une dernière prière pour le repos de l'âme des chers disparus, ils chargent les blessés sur leurs épaules et marchant l'un derrière l'autre, au milieu d'une foule qui les admire, ils les transportent jusqu'au port d'où on les conduit sur les navires russes. Quelques uns furent débarqués à Syracuse, d'autres à Naples, la plus grande partie à Catane. Telle est la malheureuse fin de l'Institut S. Louis de Messine!

J'ai reçu, au milieu de l'épreuve et de la douleur, de nombreux télégrammes et d'affectueuses lettres de chers confrères bien éloignés; leurs paroles voudraient consoler mon cœur brisé pour toujours, mais qui donc, qui pourra y combler le vide immense produit par toutes ces existences tranchées tout autour de moi et si rapidement! Je pense que si le Seigneur a permis un tel malheur, une telle catastrophe, il l'a permis dans sa sagesse infinie.

Nous, misérables et chétifs, nous ne comprenons pas ses desseins, mais il est de notre devoir de les adorer!

Priez, très vénéré Père, pour les victimes, et que votre paternelle bénédiction vienne adoucir les blessures de nos chers survivants et la profonde douleur de votre dévoué fils en Notre Seigneur

D. ANGE LOVISOLO.

Pour les Victimes.

Une Circulaire de D. Rua — Les élèves des divers Instituts Salésiens invités à venir au secours des orphelins survivants — Autres détails, spécialement sur les Filles de Marie Auxiliatrice et leurs Œuvres en Sicile, dans un prochain numéro.

At maintenant, bien chers Coopérateurs, nous éprouvons le besoin de réclamer d'abondants suffrages pour les nombreuses victimes de la catastrophe, en même temps que des secours matériels et spirituels pour les pauvres survivants.

Prions!... L'admirable élan de charité qui s'est produit dans le monde entier, adoucira la souffrance des blessés, rassassiera les affamés et redonnera un toit à tant de malheureux! Mais qui imprimera la résignation nécessaire dans tant de cœurs affligés? Ce sera seulement la foi et la prière.

« Tandis que nous prions pour les chers défunts — écrivait D. Rua à toutes les maisons salésiennes, — recommandons également au Dieu de toutes consolations et à la Mère des affligés, Marie, Secours des Chrétiens, les parents désolés qui pleurent avec nous la perte de leurs chers enfants! Oh! mon Dieu, consolez les mères, les pères, les frères, les sœurs, tous les parents de mes chers confrères et donnez-leur la force d'accomplir avec une résignation chrétienne et une grande générosité le sacrifice que sans nul doute les pauvres victimes ont fait d'elles-mêmes, en cet instant suprême de leur vie! »

Répétons cette même prière, bien chers Coopérateurs, pour tous ceux pour qui le tremblement de terre a été l'occasion, la source de larmes bien amères!

Mais à la prière unissons l'action. « L'épouvantable désastre qui jeta dans la désolation et le deuil une si grande partie de la Calabre et de la Sicile — écrivait le Rév. Professeur D. Ceruti aux Directeurs des Maisons Salésiennes, — a profondément ému les esprits non seulement en Italie, mais dans tout le monde civilisé, et a suscité et suscite de partout un admirable élan de générosité et d'héroïsme, montrant une fois de plus quelle puissance de solidarité et de fraternité, ou mieux, de charité vraie habite dans les sociétés où a pénétré le Christianisme. Et tout

d'abord, à la tête de ce grand mouvement qui caractérise une époque dans l'histoire de l'humanité, nous voyons notre bien-aimé Supérieur Dom Rua qui, à peine a-t-il connaissance de l'effrayante catastrophe, sans regarder aux sacrifices, mais s'inspirant uniquement de son cœur qui est le cœur même de D. Bosco, ouvre immédiatement les portes de ses Instituts aux enfants devenus orphelins à la suite du tremblement de terre. Or, son exemple doit se transmettre en nous et parmi les enfants qui sont confiés à nos soins...

Je suis bien persuadé que tous les élèves de nos Instituts et de nos Oratoires, informés par vous de l'horrible catastrophe et de ses épouvantables conséquences, n'hésiteront pas un instant à vous remettre, dans la mesure où il sera possible à chacun, leurs cadeaux ou leurs petites épargnes, qui seront destinés à soulager, au moins dans une faible partie, les milliers et milliers de malheureux, surtout de ceux qui sont de leur âge. Former les enfants, dès leurs premières années, à l'exercice de la charité est une œuvre éminemment éducative en elle-même, et obligatoire pour nous, fils de D. Bosco, qui fut, et à juste titre, appelé le S. Vincent de Paul du XIXe siècle.... »

Nous pouvons assurer que de toutes parts nous arrivent les plus consolantes nouvelles touchant la générosité et le bon cœur des élèves de tous les établissements salésiens. Nous remettons au prochain numéro pour donner de nouveaux détails sur le sort de nos autres Maisons de la Sicile, en même temps que sur les établissements dirigés par les Filles de Marie Auxiliatrice dans la même contrée, et tout spécialement sur celui d'Ali Marina, complètement détruit.

Bibliographie.

ÉTUDES — 5 janvier 1909: La mission surnaturelle de: prophètes d'Isaïe, Albert Condamin — Les saints dans l'histoire — Programme d'un programme, Georges Longhaye — La justice révolutionnaire, Pierre Bliard — L'intellectualisme de saint Thomas, Lucien Rouve — Sur l'« Orthodoxie » orientale — À propos de trois livres récents, M. d'Herbigny — Correspondance, Chanoine Saudreau et J. de Séguier — Bulletin des Missions, Alexandre Brou — Revue des livres — Événements de la quinzaine.

ÉTUDES — 20 janvier 1909: Les miracles de Lourdes et les enquêtes canoniques, P. Theilhard de Chardin — Un nouvel académicien. — Henri Poincaré. Jules Grivet, — L'œuvre de la « Jeune Turquie » — Notes de Constantinople, X. X. X. — L'Association chrétienne des jeunes ouvrières du Puy, N. Pagès — Le grec du Nouveau Testament, d'après les travaux récents, Joseph Huby — Bulletin d'histoire moderne, J. de la Servière — Jugement dernier (poésie), Louis Perroy — Revue des livres — Notes bibliographiques — Événements de la quinzaine,

Le Prof. Dom Louis Rocca

ÉCONOME GÉNÉRAL DE LA PIEUSE SOCIÉTÉ DE SAINT FRANÇOIS DE SALES



La bonté jointe à l'amabilité est une qualité peu commune, et parmi les personnes qui la possèdent, bien rares sont celles qui en ont tous les trésors; plus rares encore celles qui, avec une admirable générosité, en sont prodigues envers tous: aussi ceux-là semblent-ils plus des anges que des hommes. Leur passage sur la terre est semblable à la splendeur d'un météore au firmament, car vivraient-ils cent ans, leur vie, toute pleine d'œuvres de charité, exempte de toute offense, de toute acrimonie et de tout ressentiment paraîtrait trop brève à tous; ils resplendissent en vivant et ils disparaissent en un instant, mais leur lumière brillante imprime en tous les cœurs un souvenir bon, saint, ineffaçable.

Parmi tous ces hommes si rares, nous plaçons sans aucune hésitation le Professeur *Dom Louis Rocca*, Économe général de notre Pieuse Société, enlevé presque subitement à notre affection, en pleine vigueur de l'âge, car il n'avait pas encore 56 ans.

Né à Milan le 6 juillet 1853, il avait déjà parcouru dans sa ville natale les classes élémentaires et les quatre premières du gymnase, lorsque dans sa quinzième année, ayant entendu parler des merveilles de charité qu'au nom de Dieu accomplissait un humble prêtre du Piémont, il demanda et obtint de venir poursuivre ses études à Turin près de lui. Entré à l'Oratoire Salésien, le 18 septembre 1868, il resta frappé d'admiration à la vue du magnifique temple qui, quelques mois seulement auparavant, avait été consacré en l'honneur de Marie Auxiliatrice, mais il fut encore plus émerveillé de l'admirable charité de Dom Bosco envers les pauvres enfants abandonnés. De son côté, le Vénérable comprit, pour ainsi dire, dès les premiers jours, la piété, la candeur, l'esprit et la douceur toute particulière du jeune milanais; aussi, le voyant si admirablement doté des meilleures qualités propres à en faire un excellent Salésien, dès l'année suivante, il l'appela au jour anniversaire de sa naissance et lui dit: « Ce soir même, vous revêtirez l'habit ecclésiastique! » Le jeune Rocca n'avait jusque là manifesté aucune intention d'embrasser la carrière sacerdotale, mais Dom Bosco avait parlé, et lui qui connaissait déjà que Dom Bosco était D. Bosco, prit la soutane, le 6 juillet 1869, avec une obéissance prompte et joyeuse, et bien décidé dès ce moment à lui donner tout son concours pour ses saintes œuvres.

Choisi comme assistant-surveillant, ses premiers soins, sages, expérimentés et

très affectueux, furent pour les artisans de l'Oratoire au milieu desquels il serait bien resté toute sa vie. Durant ce temps, et sur les conseils de D. Bosco, il acquérait d'abord la licence lycéale, puis il suivait les cours de l'Université de Turin où il conquis le diplôme de Professeur en Mathématiques ainsi qu'en Sciences Physiques et Naturelles.

Envoyé au mois d'octobre 1874 au Collège Municipal d'Alassio, il y reçut l'Ordre de la Prêtrise le 18 décembre 1875 et y demeura près de vingt années. Successivement professeur, préfet-économe, enfin directeur-proviseur de ce florissant établissement d'éducation, il manifesta dans ces différents postes un esprit bien supérieur à la charge qu'il occupa, une bonté de cœur toujours la même, et ce rare bon sens pratique qui lui gagna partout, toujours et en tout, sans aucune exception, les cœurs des confrères et des élèves. Il existe à Alassio un monument qui perpétuera le souvenir de son séjour en ce collège, c'est l'*Observatoire Météorologique*, dû à son initiative et qui lui permit de se créer d'amicales relations avec d'illustres célébrités scientifiques, telles que le fameux barnabite P. Denza et S. Ém. le Cardinal Maffi.

En 1895, il fut élu Économe Général, charge à laquelle est attachée la direction technique des constructions; si se consacra à ce nouvel office avec un tel souci de l'art et une préoccupation si grande de nos besoins que tout en gagnant l'estime et l'admiration de valeureux artistes, il dota notre Pieuse Société de magnifiques établissements. C'est à D. Rocca en effet que nous devons, pour ne citer que les plus récents, les Instituts Salésiens d'Oświęcim, Laybach, Lisbonne et Vienne, comme aussi c'est à son mérite et à sa diligence que le nouveau temple de Marie Auxiliatrice à Rome a pu être construit et consacré en si peu de temps.

Il nous est impossible dans ce bref éloge d'énumérer ses vertus. Son excellent père venant le trouver à l'Oratoire alors que D. Rocca n'était encore que jeune abbé, demanda une fois à D. Bosco des nouvelles de sa conduite : « Cher Monsieur Laurent, lui répondit D. Bosco, votre fils a un grand défaut!... Il est trop jeune! par ailleurs il a toutes les qualités qui me conseilleraient d'en faire un bon directeur! » Mais entre toutes les qualités qui chez lui se fondaient en une amabilité toute spéciale, il y eut surtout et par dessus tout la charité.

Jeune clerc, prêtre et supérieur, Dom Louis Rocca plaça toujours ses délices à assister les malades et à reconforter les mourants; et de fait, la dernière bonne œuvre qu'il accomplit fut précisément une visite en ville à une personne infirme et alitée. Ayant été appelé près de cette personne vers trois heures de l'après-midi du 19 janvier, il quittait, tout chancelant, cette chambre où il avait apporté, avec sa douce parole, les sublimes consolations de la Foi, lorsqu'au haut de l'escalier il fut frappé à l'improviste d'une congestion cérébrale. Transporté immédiatement à l'Oratoire, malgré les soins les plus affectueux et nos prières les plus ferventes, plusieurs fois béni par notre Vénérable Père Dom Rua dont la douleur était extrême, amoureuxsement entouré des autres Supérieurs Majeurs, Dom Rocca expirait à 9 h. 1/2 dans la matinée du 21.

Sa dépouille mortelle exposée pendant plus d'une journée reçut les démonstrations les plus respectueuses d'une multitude de personnes de toute classe, de toute condition, et ses funérailles célébrées le 23 au milieu d'un immense concours d'anciens élèves, admirateurs et amis, furent la meilleure preuve de la grande estime et de l'affection sincère dont jouissait l'inoubliable fils de Dom Bosco! Oh! priez, vous aussi, chers Coopérateurs, dévouées Coopératrices, priez pour le repos de son âme, et puissent vos prières adoucir également notre amère douleur!

R. I. P.

Le Huitième Centenaire de Saint Anselme d'Aoste

1109 — 1909.

Dans une lettre pastorale datée du 8 décembre 1908, S. G. Mgr. Tasso, Evêque d'Aoste, exprimait à ses Diocésains le vif désir qu'il avait de célébrer solennellement le huitième Centenaire de S. Anselme, Archevêque de Cantorbéry et Docteur de la sainte Eglise, et ce, dans la cité d'Aoste qui a la gloire de lui avoir donné le jour. En même temps il soumettait à N. T. S. P. le Pape le projet des fêtes religieuses et civiles qu'il avait l'intention, avec le précieux concours de la Municipalité Aostaise, de célébrer en cette splendide occasion. S. Ém. le Cardinal Secrétaire d'Etat se hâta de lui répondre que « ce projet ne pouvait qu'être très agréable au Souverain Pontife qui souhaitait de tout son cœur que, dans ces fêtes, la gloire de Dieu se manifeste avec le plus grand éclat et que la piété chrétienne soit pratiquement ravivée et fortifiée. »

Mgr Tasso a cru bon de transférer les fêtes du 21 avril, jour où S. Anselme mourut, au commencement de septembre, époque plus convenable sous le rapport du climat et de la saison, soit pour les Valdôtains, soit pour les étrangers qui voudront participer à ces fêtes centenaires.

Durant ces solennités rehaussées par la présence de nombreux archevêques et évêques, et qui auront lieu du 2 au 8 septembre, outre d'importantes académies littéraires où l'on célébrera en toutes les langues le Saint, le Patron et le Modèle des Docteurs et des Apologistes, le Saint des hommes d'études et des savants, etc. etc., il se tiendra un Congrès Marial où l'on étudiera sous toutes ses formes la grande dévotion de S. Anselme envers la Très Sainte Vierge, praecipue ob insigne devotionem erga Beatam Virginem, comme s'exprime l'Eglise dans l'éloge qu'elle en fait aux leçons du Bréviaire.

Nous sommes heureux de publier en ce numéro du Bulletin salésien de Marie Auxiliatrice le Programme détaillé des divers sujets qui seront traités au cours de ce Congrès Marial d'Aoste. On laisse la liberté d'en formuler et proposer d'autres de même nature.

Groupe I. — Saint Anselme et la Sainte Vierge,

- 1 Analyse des Œuvres de Saint Anselme relatives à la Sainte Vierge.
- 2 Sujets et arguments que l'on peut tirer des Œuvres de Saint Anselme pour la prédication sur la Sainte Vierge.
3. Saint Anselme et l'Immaculée Conception.
4. Saint Anselme et l'Assomption de la Vierge Immaculée.
- 5 Les Hymnes et les Prières de Saint Anselme à la Sainte Vierge, aliment de la piété chrétienne et inspiration des Poètes.

Groupe II. — La Sainte Vierge et la Vallée d'Aoste.

1. Antiquité du Culte de Marie dans la Vallée d'Aoste: *Monuments*.
2. Extension et développement de ce Culte dans le cours des siècles.
3. Etat actuel: Eglises, Confréries, Filles de Marie, etc.
4. Harmonies naturelles du Culte de Marie avec la Vallée d'Aoste: Les montagnes, les neiges, les eaux, les fleurs, les forêts vierges, symboles de la Sainte Vierge, qui invitent à chanter ses louanges et à imiter ses vertus.
5. Moyens de faire fleurir toujours davantage la dévotion à la Sainte Vierge et de l'établir *Reine de la Vallée d'Aoste*: Sanctuaires, Pèlerinages, Associations Pieuses des mères de famille et des Filles de Marie, Fêtes, Mois de Mai, Mois du Rosaire et de l'Immaculée Conception.

Groupe III. — La Sainte Vierge remède aux maux présents.

1. Etude des maux qui affligent la Société en général et la Vallée d'Aoste en particulier.
2. Démontrer comment ces maux trouvent un remède salutaire et efficace dans la dévotion à la Sainte Vierge.
3. La dévotion à la Sainte Vierge maintient l'esprit de famille et empêche l'émigration.

4. La dévotion à la Sainte Vierge alimente la piété chrétienne et empêche l'indifférence religieuse, le Protestantisme, l'hérésie, le rationalisme, l'esprit d'indépendance, etc.

5. En quoi consiste la vraie dévotion à la Sainte Vierge et quelles formes elle doit actuellement revêtir pour être plus salutaire et efficace.

Le Congrès se tiendra dans les deux langues du pays, française et italienne, qui sont aussi les

et celle qu'il parla durant les dernières années de sa vie, passées en Angleterre, soit encore pour donner aux Congressistes la facilité de se faire comprendre dans la langue sacrée de l'Église comme aussi par déférence pour nos illustres et bienveillants hôtes d'Angleterre qui partagent avec les Valdôtains le culte de Saint Anselme et qui, avec leur aimable et vénéré Primat (2), viendront honorer son Berceau, notre Congrès et les fêtes communes.



CHIOGGIA — Les Membres fondateurs du Cercle S. Juste, p. 78.

langues du plus grand nombre des Congressistes qu'on attend de l'Italie, de la Suisse, de la Savoie et de la Normandie (1) : on entendra aussi volontiers quelques petits discours en latin et en anglais, soit pour honorer la langue en laquelle Saint Anselme écrivit si élégamment ses Œuvres

Le Congrès Marial se tiendra dans l'église monumentale de l'Insigne Collégiale de Saint-Ours, près de laquelle se trouve la Maison où naquit Saint Anselme. Les travaux doivent être adressés, avant la fin de juillet, au *Chanoine-Prévôt de la Cathédrale* (Aoste).

(1) S. Anselme étudia, sous la direction du savant Lanfranc, dans le monastère du Bec, au diocèse d'Évreux, il s'y fit moine bénédictin et ne tarda pas à devenir Prieur et Abbé de ce célèbre monastère.

(2) Mgr Bourne, Archevêque de Westminster et Primat d'Angleterre, successeur de S. Anselme sur le Siège Primatial de Cantorbéry.





Matto-Grosso (Brésil)

De Cuyabá aux rives du Rio Vermelho. Une heureuse excursion.

(Relation du Missionnaire D. J. Balzola) (1)

Au sommet du Naboreri — Un ouragan dans la forêt — La pensée de la divine Providence.

Le voyage ne fut qu'une continuelle ascension jusqu'au soir où enfin nous nous trouvâmes sur la cime du Naboreri. Nous jouissons à cet endroit d'un panorama encore plus beau que celui du jour précédent; ce ne sont qu'immenses forêts tout autour et de lointaines montagnes, le tout possession des Coroados. Nous y passons la nuit... Tout auprès du *Naboreri* s'élève un autre mont à la forme identique c'est-à-dire celle d'une forteresse, mais beaucoup plus petit, que les Indiens décorent du nom de *Pirogeri*.

Au cours de la nuit, il s'élève un vent si fort du nord qu'il nous semblait vouloir emporter nos tentes. Le guide me dit aussitôt que bien que ce ne soit pas la saison des pluies et que par conséquent nous ne devons pas normalement attendre la pluie avant quatre mois, toutefois ce vent et la chaleur intense qu'il faisait annonçaient une imminente tempête. Que faire? Nous étions partis calculant que nous ne serions que quatre jours dehors, et il s'en était déjà écoulé trois sans que nous puissions nous flatter de nous approcher du but, car aucun de nous, pas même le guide, ainsi que je l'ai déjà dit, n'avait, dans le passé, parcouru cette partie; quant aux trois indiens, jeunes comme ils étaient, ils ne semblaient pas très pratiques des lieux. La direction donc la plus sûre pour nous était de suivre les traces du récent passage des indiens, et tout aussitôt nous reprenons notre route, fléchissant un peu sur le sud. Et notre espoir de nous

trouver promptement en présence d'une *aldeia* s'accrut encore à la pensée que la veille nous avions aperçu dans la forêt un feu assez rapproché. Hélas! il n'en était rien, et nous dûmes parcourir plus d'une vingtaine de kilomètres sans rencontrer ni le campement, ni un seul indien.

Ma préoccupation allait vers les provisions, car nous n'en avions que pour quatre jours et déjà le troisième s'en allait bon train. Je me faisais un peu courage en songeant que la viande du cerf nous rendait un grand service, mais tout à coup le ciel se couvrit de nuages épais, les éclairs sillonnent la nuit, le tonnerre éclate formidable; la pluie menaçait de tomber à torrent et certes en cet endroit ce n'était pas des plus agréables, et pourtant on la sentait inévitable, et il fallait se résigner à prendre un bain complet.

Tandis que je me résignais autant que je le pouvais à cette malheureuse douche, je sentis clairement parvenir à mon esprit cette réflexion: « Crois-tu donc que Dieu ne veille pas sur les pas de ses serviteurs? Penses-tu qu'il lui soit impossible de t'arracher à cette tempête? » Tout en réfléchissant, je sors de la forêt et voilà que nous découvrons bien distinctes les traces d'une *Aldeia* voisine; nous les suivons pendant environ dix minutes et nous nous trouvons devant un vilage tôt abandonné. Nous avons eu à peine le temps de pénétrer dans la grande cabane du centre avec nos montures dessellées, qu'une pluie torrentielle se mit à tomber et dura jusqu'après minuit. De semblables circonstances que d'autres pourraient juger l'effet du hasard, ne peuvent pas ne pas faire pénétrer dans le cœur du Missionnaire une foi plus vive et une confiance illimitée en la divine Providence. « *Deo gratias!* » répétais-je plus d'une fois. Ah! si cette pluie nous avait surpris en pleine forêt, quelle journée et quelle nuit nous aurions passées! Que Dieu soit donc de nouveau béni!...»

Dans le campement abandonné du « *Cogueau* » — Le Capitaine G. Ponce — Emouvante démonstration de reconnaissance — Superstitions anciennes et indéracinables — Le beau temps revient — À l'Arojari.

Le *bahyto* dans lequel nous avons trouvé un abri, était un des plus grands que j'aie vus; il

(1) Voir *Bulletin* de janvier 1909.

pouvait bien mesurer 18 mètres de longueur sur 7 de large et indiquait assez par ses vastes proportions le grand nombre d'Indiens qui avaient séjourné dans cette *aldea*. Il y avait 21 cabanes et toutes étaient neuves.

Le Seigneur permit que nous rencontrions deux hommes et un enfant revenus sur leurs pas pour prendre l'inoubliable *urucú* cette fois oublié.

Constatant que l'un de ces indiens était très intelligent et disposé à parler, je lui demandai comment il s'appelait, et il me répondit :

— *Imi Capitán Generoso Ponce!*.... Je suis le capitaine Generoso Ponce!

Corbleu! me dis-je en moi-même, ce n'est rien moins que l'actuel Président de l'État (1).

Je lui indiquai l'enfant et lui demandai : Comment s'appelle-t-il ?

— C'est mon fils, l'unique que j'ai, et il ne porte, aucun nom.

— Hé bien ! lui dis-je, nous l'appellerons *Jean Bosco!* — et j'étais heureux de penser que là aussi un enfant porterait le nom de notre Vénéralable Fondateur.

— Et l'autre? demandai-je, en indiquant son compagnon.

— Lui aussi n'a pas encore de nom!

— Et alors, continuai-je, il se nommera *Michel Rua!*... J'éprouvais un nouveau bonheur en songeant qu'en ces endroits éloignés se retrouveraient également ces deux noms si chers au cœur de tout salésien.

Je leur manifestai alors tous mes regrets de n'avoir pas rencontré la bande d'indiens, car le capitaine Generoso Ponce (le grand, c'est à dire le Président de l'État), m'avait remis beaucoup de choses pour les leur distribuer, et j'aurais bien aimé les voir et m'entretenir avec eux. J'ajoutai que le but de mon voyage était de chercher un endroit favorable, où il y eut pêche et chasse en abondance, pour y rester au milieu d'eux afin de les aider de toutes manières et les défendre contre les innombrables dangers, car avec moi il y aurait eu aussi le *Papai Grande* (N. S. Jésus Christ); la *Nuga Grande* (la T. S. Vierge) les aurait pris sous son patronage et le *Bope* (le démon) se serait éloigné d'eux. Je leur fis ensuite quelques cadeaux.

Pauvres gens! dès qu'ils eurent vu mes nombreux présents, ils se hâtèrent de me remercier de tout cœur, et l'un d'eux me dit avec accent qu'il m'émut jusqu'aux larmes :

— Jusqu'ici en ces lieux, il n'était venu personne pour nous apporter des présents, ni même pour nous visiter. Et c'est pour cela que les Bo-

rorós n'avaient rien!... *Arroja bôcua! tariga bôcua! buoda bôcua! akigo bôcua*, etc., etc., c'est-à-dire, nous n'avions aucun vêtement, aucun couteau, aucun hameçon, pas de fil, etc., etc.

Et après avoir énuméré tout ce qu'il venait de recevoir, il ajouta avec une certaine tristesse: — C'est précisément au moment que le Père vient que les Boróros ne sont plus là. Pauvres Boróros!

Et il se mit alors à me raconter l'histoire de cette *aldea*:

— Notre grand campement, me dit-il, était de l'autre côté du *Rio Pogubbo* (le *Rio Vermelho*) sur les rives du *Cogueau*, mais l'an dernier beaucoup des nôtres tombèrent malades et il en mourut un grand nombre. C'est alors que, moi, le capitaine, je vins à la recherche d'un autre emplacement, et je choisis celui-ci où je fis venir toute la troupe, et où l'on construisit les cabanes qui s'y voient encore. Et je leur parlais beaucoup et je m'occupais d'eux; mais voici que tout récemment est venu un capitaine du *San Lorenzo* qui lui également parla beaucoup aux Boróros et les invita à aller avec lui, là, plus en bas. Un certain nombre (*les 122 que nous avons signalés à plusieurs reprises*) s'y rendirent, et beaucoup d'autres s'établirent en d'autres endroits. Ne voulant pas aller avec ce capitaine, j'ai résolu de me rendre à *Jorigui-parú*, et ainsi l'*aldea* restera abandonnée.

Je lui demandai alors où était l'*Arojari* et j'appris que nous en étions très rapprochés; je le priai de m'accompagner le lendemain jusque là.

— Je ne le puis pas, car je dois me rendre là où nous avons laissé les femmes, parce que quand elles sont seules, elles ont peur; et puis le tigre apparaît souvent de nuit.

J'insistai vivement, mais il semblait ne pas vouloir céder à mes instances. Cependant la pluie qui tombait toujours fort dru ne lui permit pas de partir, et il dut rester avec nous bien à contre-cœur. Il aurait désiré que je chasse la pluie, car « elle ne lui plaisait pas et de plus il ressentait un grand froid », et il me suppliait pour que avec les mains et avec la bouche je fasse signe à la pluie de s'en aller; c'est ainsi qu'en usent leurs *baires*. Je fis un signe de croix et je l'assurai que bientôt cesserait ce déluge, et que dès le lendemain il n'y paraîtrait plus. Puis je leur donnai à tous les trois une couverture afin qu'ils pussent dormir plus commodément, et ils parurent enchantés.

L'andis que je m'entretenais avec eux, notre cher Bussi préparait le souper. Il avait cuit un peu de viande de cerf, mais comme il eut été impossible de les faire en manger, cette chair n'ayant pas été exorcisée par les *baires*, je fis mettre dans notre pauvre marmite un peu de riz, pour qu'ils pussent apaiser leur faim. Quand je le leur offris, ils échangèrent un rapide mais très expressif coup d'œil, et tous les trois me dirent

(1) Comme les lecteurs le verront plus loin, le Président actuel de l'État du Matto Grosso est S. Exc. M. Generoso P. L. De Ponce. Et le bon Indien n'avait pas cru devoir mieux faire, que de prendre ce nom pour montrer, lui aussi, quelle était son autorité au milieu de ses compagnons.

en même temps qu'ils ne pouvaient pas manger de ce riz, car il avait été bouilli dans le même récipient contenant la chair. Pauvres indiens ! je dus leur faire un long discours pour les forcer à se sustenter avec ce que je leur présentais ; je leur distribuai ensuite quelques autres petites choses, leur exprimant le déplaisir que j'éprouvais à ne pouvoir leur donner plus, me trouvant déjà, moi-même, presque à sec.

Durant la nuit, la dernière du mois de Marie, et la première du mois de juin, le capitaine ne ferma pas l'œil. Il continua à parler pendant des heures entières, donnant des ordres et des avis, se tenant droit au milieu du campement, et de temps en temps chantant les louanges du Missionnaire qui avait témoigné tant de bienveillance à leur endroit. Les six indiens (y compris les trois qui m'accompagnaient depuis *Tribujau*) donnaient les habituelles marques d'applaudissement, criant à la fin de chaque période de discours : *Hu!... hu!... hu!...*

Cependant la pluie tombait de plus en plus intense, et je priais la Madone dont nous terminions le beau mois, de nous accorder un temps plus clément, car nous n'avions pas seulement besoin de partir, mais de plus je ne voulais pas faire mauvaise figure devant le capitaine. Je lui avais annoncé que la pluie cesserait, et il devait en être ainsi ; ma parole était solennellement engagée..... Grâce à Dieu, la pluie s'arrêta un peu après minuit et nous voyions briller les étoiles, et l'aurore du premier de juin s'annonçait splendide!

De grand matin je faisais seller deux montures, et accompagné du brave capitaine *Ponce* j'allais visiter l'endroit dit *Arojari*. Nous y parvenions bientôt mais mon désenchantement fut grand en constatant que ce lieu tant vanté ne convenait nullement à une nouvelle Colonie ; je fus cependant satisfait de l'avoir vu, car désormais nous ne penserions plus à l'*Arojari*. J'avais ainsi pleinement et heureusement atteint le but de mon excursion. Je distribuai encore une nouvelle et ample distribution d'objets de toute sorte aux trois indiens, et aussitôt après nous reprîmes le chemin du retour.

Le retour — Urgente nécessité de fonder une autre Colonie — L'appel du Missionnaire.

Notre retour fut également très heureux ; nous arrivions le 2, sains et saufs, à *Tribujau*, après avoir fait près de 70 kilomètres par des routes et sentiers parfaitement inconnus. La famille de l'excellent Louis Esteves nous combla des plus délicates attentions, et quand nous nous remîmes en chemin le lendemain, notre bon guide nous montra à un certain endroit l'emplacement

où il pensait se fixer définitivement et y établir sa demeure. D'un commun accord nous choisîmes un point où nous convînmes de bâtir une chapelle en l'honneur de Marie Auxiliatrice.

En arrivant à la cabane de Joseph Rodriguez, nous le trouvons déjà de retour de son voyage, et nous acceptons l'hospitalité qu'il nous offre de la manière la plus aimable. Dans la soirée je puis administrer quelques confirmations. Nous nous remettons le 4 en route, et le 6 nous sommes dans le voisinage de la factorerie de *Brilhante*, et je remarque que les Indiens ne sont pas encore venus chercher les ossements de leurs compagnons tués. Le soir du même jour, nous frappions à la porte de M. Pierre Maciel, employé du gouvernement et notre ami dévoué ; il fut tout heureux d'apprendre le premier le bon résultat de notre expédition.

Le lendemain 7, tombait la fête de la Pentecôte. Cette circonstance me fit encore sentir plus vivement le regret de ne pouvoir célébrer la sainte Messe, mais j'eus du moins la consolation d'administrer un baptême. Poursuivant notre route, je passai par *Buona Speranza*, propriété de notre jeune ami Antoine Fernandez ; j'y trouvai le pauvre *Osorio* avec toute sa famille. Je lui donnai l'espoir bien fondé de retourner dans un temps prochain à ses terres abandonnées. Je lui dis même qu'il pourrait s'y rendre tout de suite pour constater l'état de son bétail resté sur place, mais je le prévins de prendre de grandes précautions, car, bien qu'une prochaine incursion des Indiens à *Brilhante* soit très difficile, il n'est pas toutefois improbable qu'un profond sentiment de vengeance ne dorme encore dans le cœur des parents des massacrés. M. Osorio parut très satisfait de mes dernières paroles et surtout du résultat de ma mission ; de mon côté j'éprouvai un grand bonheur en pouvant baptiser ce même jour quatre de ses enfants.

Nous arrivons encore ce même jour avant la nuit complète à *Burity* où le Sous-Délégué M. Joseph Borges fut si heureux d'apprendre que j'avais réussi, qu'il voulut en écrire aussitôt au Président de l'État pour le remercier. Je me séparais là de mon guide et ami M., Esteves, et après avoir salué l'excellente famille Borges, je me dirigeai sur *Palmeiras* où je me reposais pendant quelques instants au milieu de nos chers confrères. J'en partais le 11 vers 8 h. du matin et franchissant sans aucun arrêt plus de 90 kilomètres j'arrivais à notre maison de *Coxipó* un peu avant minuit, rendant d'infinies actions de grâces à Notre Seigneur, Marie Auxiliatrice et à D. Bosco pour l'heureuse réussite de cette expédition.

M. le Président de l'État auquel je fis de vive voix la relation de mon voyage me félicita vivement et finalement me dit :

— Et maintenant il faut absolument qu'une nouvelle colonie soit établie en cette région!

Très vénéré Père, je suis également d'avis que la fondation d'une nouvelle Colonie dans la zone centrale de la tribu est d'absolue nécessité et tout fait espérer qu'elle aura un grand succès, car je sens que l'heure de la rédemption vient de sonner pour ces malheureux sauvages. Oh! que de nouveaux apôtres viennent donc élargir notre champ, multiplier les sueurs et les fatigues et par ce moyen obtenir au milieu de cette tribu des fruits encore plus abondants. Fasse le Seigneur que ma pauvre relation puisse susciter de nouvelles vocations pour les chères missions du Matto Grosso et augmenter le généreux enthousiasme des dévoués Coopérateurs!

Recommandez-le leur, bien-aimé Supérieur, et dites à tous que s'ils ne peuvent pas nous secourir matériellement, qu'ils ne nous refusent pas du moins le concours de leurs ferventes prières; le Sacré Cœur de Jésus saura donner à tous la récompense méritée.

Présentez nos très humbles respects à tous les vénérés Supérieurs aux prières desquels nous nous recommandons; bénissez-nous tous, et d'une manière spéciale celui qui se dit, bien-aimé Père,

Votre très dévoué fils in Corde Jesu

D. JEAN BALZOLA.
Missionnaire salésien.

Les remerciements du Président de l'État.

D. Gomes d'Oliveira, Directeur de l'Établissement Salésien de Cuyabá, et représentant de l'Inspecteur D. Malan, avait envoyé à S. Exc. le Président de l'État du Matto-Grosso, la brève relation de D. Balzola, que nous avons publiée en novembre dernier. Le Président s'est hâté de lui présenter ses remerciements en la lettre que nous donnons ci-dessous :

ETAT DU MATTO GROSSO

Palais de la Présidence

— CUYABÁ —

N. 55

Au Très Révérend D. Gomes d'Oliveira,

En vous accusant réception de votre lettre du 4 courant qui accompagnait la relation du R. Dom Balzola sur l'excursion que celui-ci venait de faire aux villages des Indiens Bororós du Rio Vermelho, je sens le devoir de venir à nouveau vous remercier pour le sérieux service que vous avez rendu à mon administration et aux habitants de ces diverses régions; mes remerciements s'adressent tout particulièrement à D. Balzola pour la sollicitude et la charité chrétienne dont il a donné tant de preuves au cours de cette expédition qui, grâce à son zèle, a produit de si consolants résultats.

Je profite de cette occasion pour vous renouveler

l'expression de ma haute estime et de ma considération très distinguée et pour me dire

Votre affectionné

GENEROSO P. L. DE PONCE.

Patagonie Septentrionale

Une excursion de neuf mois sur le Territoire du Rio Negro.

Notre vénéré confrère Missionnaire Dom André Pestarino a, du 12 octobre 1907 au 8 juillet 1908, rempli une laborieuse mission dans le Territoire du Rio Negro, parcourant plus de 800 lieues, visitant 415 familles donnant un total de 3590 personnes disséminées dans le nord à *Patrero Grande, Chinha Muerta, Pueblo de Pringles, Cerro Bichador, Laguna de la Pietra, Bajo S. Pedro, Salitral Chico, Conesa Norte*, etc. — au sud, à *Pueblo de Conesa, Las Maquinas, Los Jagüelillos, El Fuerte, El-Chara, Aguada del Té, La Palma, Puerto Lobos et Arroyo Verde* du Chubut, *Puerto Rosales, Yepetren, Menucos del Sur, Cinco Chañares, Pozo Moro, La Invernada, Las Aguadas et San Janvier.*

Voici quelques uns des fruits recueillis au cours de cette longue mission: le chiffre en est bien consolant.

Baptêmes d'Indiens: 177, (143 d'au dessous 7 ans, et 34 de 7 à 70 ans).

Baptêmes de blancs: 141.

Total des Baptêmes: 318.

Confirmations administrées: 216.

Mariages bénis: 34 (25 d'indiens, 9 de blancs.)

Une autre Mission.

D. Dominique Milanesio écrivait en date du 11 août dernier de *Bulson*, sur le même Territoire du Rio Negro: — Je partais il y a quatre mois de Junin avec l'intention de visiter une partie de cette immense et importante mission, prêchant et enseignant les vérités de la foi à tous ceux qui auraient bien voulu m'écouter. Après avoir béni une chapelle à *San Carlo di Bariloche*, je me suis donc mis à l'œuvre, m'arrêtant de préférence dans les centres les plus fournis de la population indigène sans négliger les familles déjà civilisées. Je ne suis pas encore parvenu au tiers de mon excursion et j'ai déjà parcouru près de 660 milles. Les instructions catéchistiques que j'ai faites ici et là se montent à plus de 150 et les baptêmes administrés presque tous à la population indigène, à 140. Le champ est vaste et la moisson abondante: daigne le Seigneur y envoyer de nouveaux ouvriers.....»



LE CULTE de Marie Auxiliatrice

Nous sommes persuadé que dans les difficultés actuelles nous n'avons pas d'autres consolations que celles du ciel, et parmi celles-ci l'intercession toute-puissante de la Vierge bénie qui est en tous les temps le Secours des Chrétiens.

Pic PP. X.

Pèlerinage spirituel pour le 24 courant.

Nous invitons les dévots à Marie Auxiliatrice à faire un pèlerinage spirituel au Sanctuaire du Valdocco, le 24 de ce mois et à s'unir à nos prières.

Outre les intentions particulières de nos bienfaiteurs, nous aurons encore, dans les cérémonies spéciales qui se font ce jour-là comme au 24 de chaque mois, l'intention générale suivante :

Nous recommanderons d'une manière toute particulière à la Vierge Auxiliatrice les âmes des trop nombreuses victimes de l'épouvantable catastrophe de l'Italie Méridionale.



Grâces et Faveurs

Remercîments et reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour m'avoir aplani plusieurs difficultés et obtenu une grande amélioration dans la santé de mon neveu. Je demande encore à cette bonne Mère la force corporelle nécessaire pour accomplir mes devoirs d'état.

Château-Gontier, 8 décembre 1908.

S. C.

Je viens acquitter une dette de reconnaissance envers Notre Dame Auxiliatrice par l'intercession du pieux enfant Dominique Savio, qui nous a obtenu l'heureuse arrivée au monde de notre petit René. Ci-joint la modeste somme de cinq francs en vous priant de vouloir bien inscrire cette faveur dans le *Bulletin Silésien*.

Paris, 3 décembre 1908.

C. D. de L.

Profonde reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice pour la grande grâce qu'Elle m'a faite en m'accordant la guérison de ma femme. Ci-joint une petite offrande de cinq francs pour une Messe d'actions de grâces. Merci à notre bonne Mère.

Lausanne, 13 janvier 1909.

J. B.

* * *

Ayant demandé à cette bonne Mère, comme une faveur spéciale, de me faire réussir dans une affaire très importante et ayant été exaucée, je remplis aujourd'hui la promesse que j'avais faite de verser une petite offrande et de faire insérer dans le *Bulletin Salésien*, le résultat de l'heureuse intervention de Marie Auxiliatrice.

J'engage toutes les personnes qui ont une grâce à demander, à recourir sans hésitation à cette bonne Mère.

Ayas (Aoste), 6 janvier 1909.

M. D.

* * *

En vous priant, le 18 novembre écoulé, de vouloir bien faire faire une neuvaine de prières à mes intentions par vos chers et intéressants orphelins, je vous disais toute l'importance que j'attachais aux grâces que je sollicitais de Marie Auxiliatrice et de son fidèle serviteur D. Bosco. J'ajoutais que si j'avais le bonheur d'être exaucée, je vous prierais de l'inscrire sur votre *Bulletin*, et c'est aujourd'hui ce que je viens vous demander, ayant pu constater, dès les premiers jours de la Neuvaine, l'intervention efficace de mes puissants Protecteurs. Merci à Notre Dame Auxiliatrice!

Grenoble, 1 janvier 1909.

A. C.

* * *

J'avais promis à la Sainte Vierge si elle soulagait notre mère souffrante de faire publier sa guérison dans votre cher *Bulletin*. Grâces soient rendues à notre bonne Mère du Ciel. Maman est beaucoup mieux, et je profite de l'occasion pour

accomplir ma promesse. Toute la famille se met sous la protection de Notre Dame Auxiliatrice.

X, janvier 1909.

Anonyme.

*
**

J'ai l'honneur de vous envoyer par ce courrier un mandat international de 205 francs pour l'accomplissement d'une promesse dont voici les détails :

Nous désirions vivement, depuis quelque temps, ma femme et moi, vendre une maison. Un soir, ma femme me dit textuellement: « Si nous trouvons à nous débarrasser de la maison, je promets deux cents francs à Notre Dame Auxiliatrice pour les orphelins, avec insertion dans le *Bulletin Salésien*.

Le lendemain matin, en effet, un acheteur se présente et l'affaire se conclut au delà de toutes nos espérances. Louanges donc et gloire à Marie!

Comme il ne faut pas trop différer avec les promesses faites à Dieu, à la Sainte Vierge ou aux Saints, je m'empresse d'accomplir la promesse de ma femme, priant Notre Dame de Dom Bosco de continuer à nous protéger, elle, mes deux enfants et moi, et Lui promettant une autre offrande si Elle nous accorde deux autres faveurs temporelles que nous Lui demandons.

Les cinq francs que vous trouverez en plus sont pour faire dire deux Messes à l'autel de Notre Dame Auxiliatrice en reconnaissance d'autres grâces obtenues.

Ismaïlia (Egypte), 12 janvier 1909.

C. P.

*
**

Toute ma reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice que j'ai invoquée avec confiance par l'entremise des âmes du Purgatoire. Veuillez recevoir en reconnaissance de la grâce obtenue la somme de dix francs, avec prière de faire célébrer une Messe à mes intentions.

Andlau (Alsace), décembre 1908.

M. H.

*
**

Amour et reconnaissance à Notre Dame Auxiliatrice qui par l'intercession de Dom Bosco nous a préservés d'un irréparable malheur. — Ci-joint notre offrande pour une Messe d'actions de grâces.

Tourcoing, 13 janvier 1909.

H. D.

*
**

Ayant obtenu de nombreuses grâces par l'entremise de Notre Dame Auxiliatrice, je viens exprimer toute ma reconnaissance à cette bonne Mère, et je vous envoie la somme de cinq francs comme actions de grâce. J'y joins deux francs pour faire célébrer une messe; me trouvant dans

une situation bien compliquée, je demande à cette bonne Mère de venir à mon aide et j'ai pleine confiance d'être exaucée.

Saint Geoire en Valdaine, 12 janvier 1909.

B. D.

Enfant de Marie.

*
**

Ayant promis dix francs à Notre Dame Auxiliatrice et à Saint Antoine de Padoue si nous étions exaucés dans une grâce que nous leur demandions et l'ayant obtenue, nous venons les remercier et nous acquitter de notre promesse.

La Flamengrie, 27 novembre 1908.

C. B.

*
**

Ci-joint un bon de poste de cinq francs en reconnaissance d'une faveur obtenue par l'intercession de Notre Dame Auxiliatrice.

Châtillon-Coligny, janvier 1909.

D. L.

*
**

J'avais de grandes inquiétudes au sujet d'affaires d'intérêts que je croyais ne pas pouvoir s'arranger sans un procès. Après avoir fait une neuvaine de prières et promis cinq francs à notre bonne Mère Auxiliatrice pour des Messes en faveur des âmes du Purgatoire, toutes les difficultés ont été aplanies.

Paris, 7 janvier 1909.

M. T.

*
**

Le *Bulletin Salésien* publiait, il y a deux ans, la guérison miraculeuse de ma vieille et chère sœur. Celle-ci s'est trouvée, il y a quelques mois, bien près de la mort; la maladie exigeait une opération... que le médecin croyait inutile parce que sans chance de succès, étant donné le grand âge de la malade. Comme pour la première maladie, j'ai recouru à Notre Dame Auxiliatrice, j'ai fait une neuvaine, et au grand étonnement du docteur, la maladie a reculé devant la prière.

Paris, 29 décembre 1908.

J. J.

Les personnes énumérées dans la liste suivante déclarent devoir à Marie Auxiliatrice, honorée dans le Sanctuaire du Valdocco à Turin, de la reconnaissance pour des grâces et des faveurs obtenues par son entremise à la suite de prières, aumônes, sacrifice de la Messe, etc.

Ariège. — Anonyme: 3 fr. pour une grâce obtenue par la puissante intercession de N. D. Auxiliatrice.

Besançon. — B. J. de A.: 10 fr. pour grâce obtenue par l'intermédiaire de N. D. Auxiliatrice.

Cambrai. — H. M.: Remerciements pour l'heureuse délivrance d'une mère.

Hussein-Dey (Algérie). — L.: 2 fr. pour une Messe d'actions de grâces.

La Beauvrière (P. d. C.). — 5 fr. merci à N. D. Auxiliatrice pour la réussite d'une affaire.

Le Plessis-Clérembault. — B^{me} de V.: 10 fr. en remerciement à Marie Auxiliatrice pour une grâce obtenue.

Le Puy. — A. V.: 2 fr. pour une grâce reçue de Marie Auxiliatrice.

Nantes. — A. M.: 10 fr. en reconnaissance d'une grâce temporelle très importante.

Paris. — H.: J'ai été exaucé par l'intercession de N. D. Auxiliatrice. J'envoie ma modeste offrande aux petits orphelins.

Quimper. — C.: 10 fr. pour grâces temporelles assez importantes et demande de prières.

Reims. — C. L.: 5 fr. en reconnaissance d'une grâce obtenue.

Saintes. — G. P.: 8 fr. en reconnaissance de grâces obtenues et demande de prières.

Sallèles-d'Aude. — C.: 5 fr. pour une faveur temporelle obtenue par N. D. Auxiliatrice.

S. Vincent de Boisset. — D.: 2 fr. en reconnaissance pour la guérison de mon neveu.

Witry (les-Reims). — Anonyme: 5 fr. pour les orphelins.



TURIN — Solennité de St François de Sales. — Malgré que cette fête tombât en la semaine, une grande affluence de fidèles accourait le 29 janvier dernier dans le Sanctuaire de Marie Auxiliatrice à l'occasion de la fête patronale de la Pieuse Société Salésienne. La messe de communion des apprentis fut dite par M. le Chanoine Nicco, d'Aoste, et Mgr Tasso, évêque d'Aoste, ancien élève de l'Oratoire célébra celle des étudiants. Sa Grandeur assista pontificalement à la Messe solennelle célébrée par D. François Cerruti, membre du Chapitre Supérieur et directeur général des études de la Société. Dans l'après-midi, à l'issue des Vêpres, D. Michelange Chiaretta, Docteur en théologie et Prévôt de Nôte, prononça en termes éloquents le panégyrique du Saint...

— **La Conférence aux Coopérateurs Salésiens.** — La belle et grande église de S. Jean l'Evangéliste se remplissait, dans l'après-midi du mardi deux février, d'une foule compacte de Coopérateurs et Coopératrices Salésiens venant assister à la conférence spéciale qui leur est faite chaque année à l'occasion de la S. François de Sales.

Après une brève lecture et le chant d'un délicieux motet, Dom Marengo, Procureur Général des Salésiens près le Saint Siège, monta en chaire et durant près d'une heure tenait sous le charme de sa parole simple, mais cordiale et éloquente, la nombreuse assistance. Qu'est ce que le Coopérateur Salésien tel que le concevait notre Vénérable Fondateur et Père? tel fut le thème de cette brillante conférence. L'orateur montra dans le Coopérateur l'homme qui, tout en travaillant à sa propre perfection chrétienne, exerce une bienfaisante influence autour de lui, dans la société. Cette influence qui est le fruit de la charité chrétienne bien comprise et très active, le Coopérateur l'exerce d'une manière toute particulière dans la défense morale et l'assistance matérielle de la jeunesse, surtout de la jeunesse abandonnée.... Evoquant les nobles traditions de la charité torinaise et des Coopérateurs de D. Bosco, D. Marengo termina sa conférence suppliant ses auditeurs attentifs de continuer les traditions en faveur des œuvres salésiennes....

Notre Vénéré Supérieur, D. Rua qui assistait à cette belle réunion la clôtura par la Bénédiction du T. S. Sacrement....

CHIOGGIA — Le nouveau Cercle Ouvrier « S. Juste » — Le dimanche 13 décembre 1908 avait lieu dans l'Institut salésien l'inauguration du Cercle « Saint Juste ». S. Gr. Mgr Bassani, le nouvel évêque du diocèse, venait, le matin, célébrer la sainte Messe

Trésor Spirituel.

Les Coopérateurs Salésiens qui, après s'être confessés et avoir dévotement **communié, visiteront** quelque église ou chapelle publique, de même que ceux qui, vivant en communauté, **visiteront** leur Oratoire, et y **prieront** aux intentions du Souverain Pontife, peuvent gagner l'**INDULGENCE PLÉNIÈRE**:

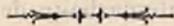
chaque mois:

- 1) un jour dans le mois, à leur choix;
- 2) le jour où ils feront l'exercice de la *Bonne Mort*;
- 3) le jour où ils assisteront à la conférence mensuelle.

du 1^{er} Mars au 1^{er} avril 1909 :

25 mars: Fête de l'Annonciation de la T. S. Vierge.

De plus, toutes les fois que les Coopérateurs réciteront cinq *Pater, Ave* et *Gloria* pour la prospérité de l'Église, et un autre *Pater, Ave* et *Gloria* aux intentions du Souverain Pontife, ils gagneront toutes les Indulgences des Stations de Rome, de la Portioncule, de Jérusalem et de S. Jacques de Compostelle.



dans la chapelle de l'Institut regorgeant de fidèles auxquels était venue se joindre une représentation de la Section locale « *Les Jeunes* ». Après l'Évangile le vénéré Prélat manifesta dans de délicates paroles, la satisfaction qu'il éprouvait de voir s'élever à Chioggia un Cercle catholique d'ouvriers, et il engagea paternellement les sociétaires à attirer par la parole et par l'exemple d'autres jeunes gens à suivre leurs traces et en même temps à être toujours les premiers à faire le bien.... A la fin de la Messe, Mgr Bassani pénétra dans l'intérieur de l'Établissement où il adressa de nouveau la parole aux jeunes gens, leur recommandant la plus grande union entre le Cercle et la Section locale. « Vous m'êtes

charge d'une église publique annexée à leur Établissement et de nombreux fidèles en suivent les offices, captivés qu'ils sont par les imposantes cérémonies si bien accomplies, et une exécution parfaite du plain-chant grégorien et de la musique religieuse. Ils desservent aussi une chapelle à Fleet, faubourg assez éloigné de la paroisse, et ainsi ils donnent aux catholiques de cet endroit toute facilité d'accomplir leurs devoirs de religion. Inutile de dire qu'un Patronage a été créé en même temps que s'ouvrait l'Établissement, et dès l'année dernière il voyait doublé le nombre des enfants et jeunes gens qui le fréquentent très assidûment....



FARNBOROUGH (Angleterre) — Elèves de l'Établissement Salésien, p. 79.

tous très chers, mes bons amis, leur dit-il, et je vous bénis de grand cœur ». Dans l'après-midi, les membres du Cercle « *S. Juste* » et ceux de la Section locale ayant à leur tête leurs présidents respectifs, se retrouvaient dans une joyeuse réunion, et dans la soirée, la section dramatique du nouveau Cercle faisait ses débuts dans une très belle représentation.

FARNBOROUGH (Angleterre). — L'Institut Salésien de cette ville a obtenu à la fin de l'année scolaire un véritable succès, puisque tous les élèves présentés au *College of Preceptors* et à l'*Oxford Local Examinations* réussissaient dans les divers examens auxquels ils furent soumis.

Les Salésiens de Farnborough ont également la

NAZARETH (Palestine). — Les travaux de la Basilique de Jésus-Adolescent marchent rapidement. On termine en ce moment la voûte de la crypte formant une belle chapelle en pierre vive, de 22 m. de longueur sur 14 de largeur, et on espère pouvoir l'inaugurer pour Pâques prochain.

BOGOTA — Une importante Conférence Salésienne. — A l'occasion de la réunion de tout l'Épiscopat Colombien qui eut lieu à Bogotà, S. Gr. Mgr A. Brioschi, archevêque de Carthagène a tenu aux Coopérateurs Salésiens une magnifique conférence sur notre Vénérable Fondateur et sur les Œuvres Salésiennes.

L'orateur fut admirablement inspiré dans le choix de son sujet. Il transporta son auditoire aux

portes de Naïm; il peignit avec de vives couleurs le cortège funèbre du fils de la pauvre veuve, la résurrection du jeune homme opérée à la seule parole de Jésus: « *Adolescens, tibi dico, surge!* », et la joie de la pauvre mère qui pouvait de nouveau presser sur son sein son fils chéri. Reprenant ensuite cette phrase, il la mit dans la bouche de D. Bosco qui par sa parole et ses multiples œuvres ressuscita à la vie spirituelle et restitua à l'Église un nombre infini d'âmes.

« *Adolescens, tibi dico, surge!* » Et les jeunes gens se sauvent grâce aux Patronages. *Adolescens tibi dico surge*, répète-t-il à la jeunesse ouvrière, et par les écoles professionnelles d'arts et métiers répandues dans tout le monde, il prépare et donne chaque année à la société une plialange d'ouvriers formés selon le divin modèle de Nazareth.

« *Adolescens, tibi dico, surge!* » Et l'ouvrier déjà imbu de doctrines erronnées abandonne le club subversif pour faire partie des Sociétés Catholiques.

« *Adolescens, tibi dico, surge!* » — Et l'étudiant dans les Cours de Religion apprend à secouer le joug de l'athéisme et de l'indifférence religieuse.

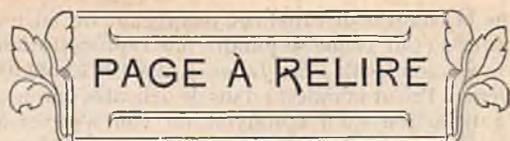
« *Surge* » dit-il à l'indien qui entouré par les ténèbres et l'ombre de la mort, marche, errant à travers les immenses plaines de la Patagonie et de la Terre de Feu, ou dans les forêts-vierges du Matto-Grosso, et la Patagonie se civilise, et l'indien accourt se jeter dans le sein de notre mère, la sainte Eglise.

« *Surge* » dit-il au pauvre lépreux qui se voyant séparé de tous les siens, chassé de la société, ouvre son esprit à la foi et change en un instrument de sanctification le terrible mal qui l'afflige et le tourmente! »

Il n'était pas possible de faire un tableau plus ressemblant, plus parfait de Dom Bosco et de ses œuvres... Les paroles de l'éminent orateur furent vraiment inspirées et augmentèrent en tous ceux qui assistèrent à la remarquable Conférence l'estime et l'affection pour les œuvres salésiennes.

De tout cœur nous exprimons à l'illustre archevêque de Carthagène nos sincères remerciements et nous prions le Seigneur qu'il le conserve de longues années pour le bien du troupeau confié à son zèle apostolique.

Étaient présents à la Conférence Nosseigneurs Blanco, évêque de Socorro. Perea, évêque de Pasto, Stefano Rojas, évêque de Garzon; Manuel Arboleda, archevêque de Popayan.....



Une Vision.

En ce temps-là le Genre humain tout entier (celui qui a été, celui qui est, celui qui sera) se réunit dans une grande plaine. Il y convoqua tous les Philosophes présents, passés et à venir. Et le Genre humain parla ainsi aux Philosophes :

« J'ai lu tous vos ouvrages. Oui, tous. Et je dois dire que je m'y suis effroyablement ennuyé. J'en bâille encore. »

Le Genre humain bâillait en effet, et rien n'était plus terrible à entendre que ce bâillement du Genre humain.

Il reprit en ces termes :

« J'ai donc lu tous vos ouvrages, afin de pouvoir répondre à cette grande question qui me tient en fièvre et en angoisse : Qu'est-ce que la Vérité? Et après les avoir lus et relus, je me suis trouvé en de lugubres et épouvantables ténèbres. J'en savais bien moins qu'avant.

« Je vous ai donc convoqués pour vous poser de nouveau le grand problème qui m'agite et pour vous adresser trois demandes. Veuillez, si vous le pouvez, m'écouter en silence. »

Les Philosophes écoutèrent, et le Genre humain leur dit :

« Je veux tout d'abord (j'ai bien le droit de vouloir, je suppose!) je veux un livre, un petit livre de dix ou vingt pages, qui contienne toute la Vérité, sous une forme tout à fait simple et claire, un petit livre qui soit également à la portée du penseur, du poète, et aussi de ces multitudes vulgaires qui vivent uniquement de la vie pratique et matérielle. Tel est le livre, telle est la leçon que je veux. »



Les Philosophes se regardèrent avec stupeur et se dirent d'un commun accord: « Est-il bête, ce Genre humain ! Ne s'imagine-t-il pas que nous possédons la Vérité ? Mais si nous l'avions, ce ne serait certes pas à ce prix que nous la vendrions ! »

Et plusieurs d'entre eux commençaient à s'effacer et à disparaître.

Le Genre humain, sans les voir, continua en ces termes :

« Non seulement je veux que vous me donniez la théorie, mais je prétends que vous m'offriez l'exemple. Non seulement je veux un petit livre populaire qui contienne toute la vérité en dix pages, et qui la vulgarise universellement dans le temps et universellement dans l'espace ; mais je veux qu'il vienne un jour quelqu'un pour m'offrir l'exemple de toutes les vertus enseignées dans ce petit livre. Et je veux que cet exemple puisse être imité par l'homme, par la femme et par l'enfant, par ces trois augustes membres de la trinité humaine. Pouvez-vous me donner le livre ? Pouvez-vous me donner l'exemple ? »

Les trois quarts des Philosophes avaient déjà disparu. Et le Genre humain, qui s'en aperçut, commença à être triste en son cœur.

« Ce n'est pas tout, dit-il encore. Non seulement il me faut une leçon ; non seulement il me faut un exemple immortel ; mais j'ai encore besoin d'une immortelle Société, qui réponde tout à la fois à ces deux idées : science et charité, leçon et exemple ; une société qui garantisse et perpétue la leçon et l'exemple en les rendant éternellement vivants sous mes yeux. »

Quand le Genre humain eut achevé ces mots, il jeta un regard sur les Philosophes. Epouvantés, tous s'étaient enfuis.

Alors, le Genre humain se mit à fondre en larmes. Un sanglot de Genre humain !... Et il se roulait par terre, désespéré de ne

pouvoir pénétrer la Vérité, et de n'avoir ni la leçon, ni l'exemple, ni la société.

Et comme il était ainsi perdu dans sa douleur, il aperçut soudain, en je ne sais quel coin, une espèce d'homme vêtu... d'une espèce de blouse, qui portait sur ses épaules une espèce de poutre ; un gros morceau de bois tout sanglant. Cette poutre était traversée d'un autre gros morceau de bois, comme qui dirait une croix.

Et l'Homme avait ses beaux cheveux blonds tout couverts de sang. Le sang lui tombait sous les yeux. Le sang coulait à grosses gouttes sur tout son corps.

Et il regardait le pauvre Genre humain, si doucement, si doucement, si doucement !

Puis il s'avança avec quelle lenteur, avec quelle majesté ! Il marchait portant le bois énorme et il dit d'une voix si tendre : « Tu veux avoir la Vérité ? Je te l'apporte.

« Tu veux un petit livre qui contienne en dix pages toute la Vérité, et qui soit compris de tous ? Tiens, prends ce petit livre ! »

Et à la première page, le Genre humain lut :

Catéchisme.

L'Homme continua : « Tu m'as demandé, non seulement une leçon, mais un exemple vivant. Tiens, regarde-moi. Je suis ton Dieu qui s'est fait homme pour t'offrir un modèle éternel et te conduire à la béatitude.

« Et enfin, tu m'as demandé une société : Tiens, prends, voici l'Église ! »

Et le Genre humain tomba à genoux et adora Jésus-Christ.

R. BRUCKER (1).

(1) Les étapes d'une conversion. PAUL FÉVAL. — Histoire de la conversion de Brucker.





Vie du Serviteur de Dieu DOMINIQUE SAVIO

Elève du Vénérable Dom Bosco.

CHAPITRE II.

Beaux traits de vertu — Sa conduite et son assiduité à l'école de Murialdo.

Nous nous trouvons ici en présence de faits qui sembleraient incroyables, si l'autorité de celui qui les affirme ne rendait impossible le doute à cet égard. Je me bornerai à citer la relation que le chapelain de Murialdo — c'était alors le prêtre Jean Zucca, de Moriondo, maintenant retiré dans son pays natal — eut la bonté de me faire sur la conduite de son cher élève.

« Dès les premiers jours de mon arrivée dans ce bourg, dit-il, je voyais souvent un petit enfant d'environ cinq ans, venir à l'église avec sa mère. Sa physionomie douce et modeste, son attitude recueillie, attiraient sur lui mes regards et ceux des assistants.

Lorsque par hasard l'église n'était pas encore ouverte, au lieu de courir et de jouer comme le font les autres garçons de son âge, il se mettait à genoux sur le seuil de la porte, sans se préoccuper de la neige ou de la boue qui couvraient quelquefois la place; puis, inclinant sa petite tête et joignant les mains sur la poitrine, il priait avec une ferveur angélique jusqu'à ce que l'on ouvrît l'église. Plein d'admiration et poussé par une pieuse curiosité, je voulus connaître cet enfant: on me dit qu'il était le fils du forgeron Carlo Savio.

« Quand ensuite il me rencontrait dans la rue ou sur le chemin, il commençait, du plus loin qu'il m'apercevait, à me donner des marques de son contentement, et il prévenait respectueusement mon salut. Ses parents l'envoyèrent bientôt à l'école, et parce qu'il était très pourvu de moyens intellectuels, et bien appliqué à ses devoirs et à ses leçons, il fit en peu de temps de rapides progrès.

Bien qu'il fut forcé de se trouver maintes fois avec des enfants dissipés et d'un caractère fâcheux, je ne le vis jamais se mettre en colère ni se disputer avec les uns ou les autres. Au contraire, dès qu'il survenait une altercation entre ses camarades, il s'éloignait d'eux, supportant

patiemment leurs insultes, leurs outrages, voire même leurs coups. Je ne me rappelle pas l'avoir jamais vu prendre part à aucun divertissement dangereux ou causer le moindre trouble en classe. Si ses compagnons l'invitaient à accomplir quelques espiègleries en usage chez les enfants, comme de jeter des pierres, de dérober des fruits, causer des dégâts dans les champs, il essayait adroitement d'en détourner les autres en blâmant leur conduite.

« La piété qu'il avait déjà montrée en priant à la porte de l'église, fut loin de s'affaiblir avec l'âge. A cinq ans, il avait déjà appris à servir la sainte messe et il la servait avec beaucoup de dévotion. Il y assistait chaque jour, et si un autre voulait la répondre, lui l'entendait; dans le cas contraire il s'acquittait de cette fonction qui était pour lui un bonheur, avec le maintien le plus édifiant. Mais, comme il était tout petit, il ne pouvait pas atteindre le missel pour le transporter de l'autre côté de l'autel; c'était une chose bien curieuse de le voir gravir les degrés de l'autel, se lever sur la pointe des pieds, tendre les bras tant qu'il pouvait, et faire tous ses efforts pour arriver jusqu'au pupitre. Si le prêtre célébrant ou un assistant voulait lui faire le plus grand plaisir du monde, il devait, non pas transporter le missel, mais le rapprocher, de manière à le mettre à la portée de Dominique qui s'empressait alors de le saisir et le portait de l'autre côté.

« Il se confessait fréquemment et savait parfaitement le petit catéchisme. En voyant les merveilleux effets de la grâce divine dans cette âme innocente, je priais le Seigneur de réaliser les heureuses espérances que faisait concevoir une vertu si précoce. »

CHAPITRE III.

Il est admis à la première Communion — Préparatifs — Recueillement et souvenirs de ce beau jour.

Rien ne manquait à Dominique pour être admis à la première Communion. Il savait distinguer le pain du Ciel de celui de la terre; il avait une connaissance très claire de ce divin Sacrement et brûlait du désir de s'en approcher. Sa jeunesse seule faisait obstacle, car il n'avait que sept ans, et, dans les villages, les enfants ne sont ordinairement reçus à la Sainte Table qu'à l'âge de onze ou douze ans accomplis. De plus la petitesse de sa taille le faisait encore paraître plus jeune, en sorte que le bon chapelain hésitait à le faire avancer. Il consulta d'autres confrères qui, pesant attentivement l'intelligence précoce, l'instruction forte et les vifs désirs de Dominique, écartèrent toutes les difficultés et admirèrent le pieux enfant à s'asseoir pour la première fois au banquet angélique.

Il est impossible d'exprimer les sentiments dont fut rempli son cœur à l'annonce d'une aussi grande grâce, et avec quels transports de joie il court en porter la nouvelle à sa mère. A partir de ce moment, il se livra avec plus de ferveur à l'étude, à la prière; il passait à l'église un temps beaucoup plus long avant et après la Messe; on eut dit que son âme habitait avec les anges du Ciel.

La veille du jour fixé pour la Sainte Communion, Dominique appela sa mère et lui dit : Maman, c'est demain pour moi le grand jour, oh! pardonnez-moi tous les déplaisirs que je vous ai causés par le passé; à l'avenir, je vous promets d'être beaucoup plus sage; je serai attentif en classe, obéissant, docile, respectueux en tout ce que vous pourrez me commander ». A ces mots l'émotion le gagna, et il se mit à pleurer. La pauvre et bonne mère qui n'avait reçu que des consolations de sa part, fut de son côté vivement émue, et retenant avec peine ses larmes, elle le consola en lui disant : « Sois tranquille, mon cher enfant; tout est pardonné; prie Dieu qu'il te conserve toujours dans tes bons sentiments, prie-le aussi pour ton père et pour moi ».

Ce jour de sa première Communion fut vraiment mémorable pour Dominique, et on peut l'appeler le principe et la continuation d'une vie digne d'être offerte pour modèle à tous les chrétiens. Bien des années après, lorsqu'on le faisait parler de sa première Communion, on voyait encore sur son visage l'expression de la joie la plus vive! Il écrivit à cette occasion quelques résolutions soigneusement placées dans son livre de prières, afin de les revoir souvent. J'ai pu les avoir entre les mains, et je les transcris ici dans leur originale simplicité.

« Souvenirs écrits par moi, Dominique Savio, l'année 1849, quand j'ai fait ma première Communion à l'âge de sept ans.

1° Je me confesserai souvent et je ferai la sainte Communion tous les fois que mon confesseur me le permettra.

2° Je sanctifierai les jours de fêtes.

3° Mes amis seront Jésus et Marie.

4° La mort, mais pas le péché.

Ces souvenirs qu'il relisait souvent, furent comme le guide de ses actions jusqu'à la fin de sa vie.

Si, parmi les lecteurs de cette biographie, il s'en trouvait qui n'eussent pas fait leur première Communion, je les engage à prendre le jeune Savio pour modèle. Je recommande en même temps aux pères et aux mères de famille, ainsi qu'à tous ceux qui ont autorité sur la jeunesse, de donner la plus grande importance à cet acte de religion. Que tous soient vivement persuadés qu'une première Communion bien faite est un germe de sanctification pour la vie entière; tan-

dis que si elle est faite indignement, les conséquences en sont funestes pour l'âme. On compte par milliers les jeunes gens débauchés qui font la désolation de leurs parents et de tous ceux qui s'occupent d'eux. Si l'on voulait remonter à la source du mal, on la trouverait dans la mauvaise préparation ou peut-être même dans l'absence de toute préparation à la première Communion. Il vaut mieux la différer ou ne pas la faire que la mal faire.



M. le Comte Joseph de Hemptinne.

L'Œuvre Salésienne de Gand vient d'être grandement éprouvée par la mort de M. le Comte Joseph de Hemptinne, fondateur de l'Orphelinat S. Joseph qui fut repris, il y a six ans, par les fils de Dom Bosco.

Il nous serait absolument impossible, et ce ne serait d'ailleurs pas de notre compétence, de relater ici tout le bien qu'a réalisé ce grand chrétien, ce promoteur et fondateur de tant d'œuvres dans lesquelles il a montré le génie de l'organisation joint à une activité dévorante. Qu'il nous suffise de rappeler à nos bienfaiteurs qu'en 1902, le Comte J. de Hemptinne confia aux Salésiens de D. Bosco la direction de l'Orphelinat S. Joseph. La vue de tant de misères soulagées par ceux-ci, le système parfait d'éducation qu'ils employent, les soins multiples et continus qu'ils prodiguent nuit et jour aux enfants, ne firent que resserrer les liens qui attachaient le regretté défunt à notre Œuvre. Il fut un véritable père pour nos orphelins et ne cessa jusqu'à sa mort de s'intéresser à eux.

Le nom de M. le Comte de Hemptinne est, par ailleurs, inséparable de la féconde prospérité des œuvres chrétiennes et de la religion dans notre contrée et bien au-delà. Qu'on nous permette de citer ici quelques unes des lignes que le « *Bien Public* » de Gand consacrait à M. le Comte J. de Hemptinne:

« On peut dire que la vie et la mort de ce grand chrétien renferment une précieuse leçon et un efficace exemple. Possesseur d'une ample fortune, il a compris la vraie mission de la richesse, et il a correspondu durant toute sa carrière à la grâce de bien employer les biens qu'il avait reçus en partage. Dans quelle large

mesure cet homme d'œuvres n'a-t-il pas vérifié dans tout le sens du mot cette parole des Saints Livres: « *Charitas aedificat!* »

Le « *Bulletin Salésien* » s'associant au deuil de l'Orphelinat S. Joseph de Maltebrugge, présente ses sincères condoléances à la famille de Hemptinne et recommande aux prières des Coopérateurs Salésiens l'âme du cher défunt, véritable modèle du père, du chrétien et de l'homme d'œuvres.

Coopérateurs défunts.



- BORDEAUX: S. Ém. le cardinal Lecot, archevêque de Bordeaux.
COUTANCES: M. l'abbé Lepoil, curé *Saint Martin de Porthail*.
— M. l'abbé Brault, curé, *La Mancellière*.
— M. l'abbé Letulle, *Pontorson*.
MOULINS: R. P. Athanasc, des Cisterciens, *Abbaye de Sept-Fonds*.
— Frère Marie-André, Religieux Convers, *Abbaye de Sept-Fonds*.

France.



- AJACCIO: Mme veuve Henriot, *Corte*.
— Mme veuve Vincentelli, *Corte*.
AMIENS: M. Théodore Oger, *Saint-Riquier*.
ANGOULÊME: Mme Dor, *Blanzac*.
ARRAS: Mlle Cécile Brunet, *Saint-Omer*.
— Mme Ch. Titelouze de Gournay, *Clarques*.
AVIGNON: M. Castagni, *Avignon*.
BEAUVAIS: Mme Alexandre Bocher, *Senlis*.
CAMBRAI: M. Félix Le Roy, *Lille*.
— M. Eugène Huet, *Lille*.
— Mme veuve Roquette, *Lille*.
— M. Émile Cazier, *Lille*.
— M. Henri Lecourt, *Marcqen-Bareuil*.
— M. Évariste Desoblain, *Mons en Barœuil*.
— Mlle Gabrielle Lhotte, *Mons en Barœuil*.
— Mlle Marie Millecamps, *Tourcoing*.
— M. Kocliker, *Valenciennes*.
CHARTRES: Mme Fétu, *Chartres*.
— Mlle Eugénie Mannoury, *Chartres*.
COUTANCES: Mme Armand Lemonnier, née Labrousse, *Avranches*.
— M. Auguste Gilbert, *Le Val Saint Père*.
GRENOBLE: M. et Mme Hilaire Latreille, *Grenoble*.
LAVAL: M. Isidore Gutter, *Cheméré-le-Roy*.
LYON: M. le Comte de Tournon, *Montmélas*.
MARSEILLE: Mlle Léonie Debourdeau, *Aubagne*.
— M. J. B. Niollon, *Marseille*.
MONTPELLIER: Mme Jeanne Moitessier, *Montpellier*.
— Mme Thivère du Bousquet, *Montpellier*.
— M. le docteur Étienne-Paul Dessalle, *Montpellier*.
NANCY: M. Fliche, *Nancy*.

- NANTES: Mlle Marie-Rose Marchais, *Nantes*.
— M. Georges Lambert, *Nantes*.
PARIS: Mme veuve Antoine Bouchacourt, *Paris*.
— Mme la comtesse Léopold Le Hon, *Paris*.
— M. Hippolyte Mosselman, *Paris*.
REIMS: Mme Gallois, *Reims*.
RENNES: M. Julien Pépin, *Le Vivier-sur-Mer*.
— Mlle Marie Julou, *Rennes*.
ROUEN: Mlle Marie Picard, *Rouen*.
SAINT-BRIEUC: Mlle Louise Bigrel, *Loudéac*.
— Mme veuve Hourdin, *Saint-Brieuc*.
— Mme Cotrel, née R. Helloco, *Quintin*.
— Mlle Ollive Connen, *Saint-Brieuc*.
SOISSONS: M. Paul-Émile Ponticotte de Renévill, *Braisne*.
TARBES: Mme veuve Antoinette Cognat-Gallot, *Lourdes*.
TOULOUSE: Mme la Comtesse Lucile de Surmont, *Toulouse*.
— Mlle Stéphanie de Lantare, *Toulouse*.
TROYES: Mme Marie-Madeleine Bondoux, *Marilly*.
VALENCE: M. Paul-Nicolas Bron, *Brignoles*.
VANNES: M. Jean-Marie Dagorne, *Pleugriffet*.
— Mlle Marie-Anne Odic, *Pontivy*.
— M. Léon Dauvergne, *Sarzeau*.
VERDUN: Mlle Amélie Bégard, *Verdun*.
VIVIERS: M. Simon Reboul, *Saint-Péray*.

Autres pays.



- ALLEMAGNE: Mme Frédéric Clasen, *Grevenmacher* (Luxembourg).
ALSACE-LORRAINE: Mme Léon Nauroy, *Ancy*.
— Mlle Marie Hoffmann, *Colmar*.
— Mlle Caroline Schoffit, *Colmar*.
— Sœur Reine, *Colmar*.
BELGIQUE: M. Pacifique-Paul Premans, *Anvers*.
— M. de Montpellier d'Annevoie, *Denée*.
— M. Augustin Heynssens, *Gand*.
— Mlle Lens, *Gand*.
— Mme veuve Jean Closset, *Herstal*.
— M. Alfred de Leuze, *Liège*.
— Mme veuve Pascal Christophe, *Liège*.
— M. Jules Goffin, *Liège*.
— Mme Amélie Bihet, *Liège*.
— Mlle Jeannette Bertrand, *Liège*.
— Mme Stanislas Bormans, *Liège*.
— M. Pierre-Lambert Postelmans, *Lummen*.
CANADA: Mlle Amélie Berger, *Saint-Fabien*.
— Mme Émilie Plante, *Québec*.
— Mme Michel Martineau, *Saint-Roch* (Québec).
HOLLANDE: M. H. Van-Bun, *Ruremonde*.
ITALIE: M. Elie Girard, *Cogne* (Aoste).
— M. Joseph Porliod, *S. Barthélemy* (Aoste).
— M. Charles Rüscon, *Pise*.
SUISSE: Mlle Pauline Ganioz, *Martigny* (Valais).

R. I. P.